

ER
-154

maintenant

Gaston Miron
Victor-Lévy Beaulieu
Michèle Lalonde
Hubert Aquin

Fernand Dumont
Jacques-Yvan Morin
Pierre Vadeboncoeur
Jacques Grand'Maison
Hélène P.-Baillargeon.



cheval ou bien donc **joual** ou bedon **horse**



Bureau de Dépôt Légal
Bibliothèque Nationale
1700, rue St-Denis
Montréal 129, Qué.
mt



Procurez-vous
le seul répertoire complet
de l'Industrie cinématographique québécoise
chez votre libraire ou en écrivant à

cinéma/québec

C.P. 309, Station Outremont, Montréal, Québec, H2V 4N1
Abonnement (10 numéros) \$6.50. étudiant \$5.00

AVIS AUX ABONNÉS DE

Maintenant

1—Dans toute correspondance avec le secrétariat de la revue, veuillez inscrire la date d'échéance de votre abonnement qui est indiquée à la suite de votre nom: le chiffre qui suit les lettres **mt** désigne le mois d'échéance.

Exemple: **mt-12**

2—Lorsque vous renvoyez votre avis de réabonnement avec votre paiement, n'enlevez surtout pas l'étiquette collée sur l'avis: cette étiquette, même s'il y a un changement d'adresse à signaler, est indispensable au secrétariat.

3—Si vous connaissez déjà votre nouveau code postal, veuillez nous le communiquer.

Merci de votre collaboration.

**Envoyez
votre formule
d'abonnement
aujourd'hui**

MAINTENANT
2765 Côte Ste Catherine
Montréal H3T 1B5
(514) 739-2758

Je désire recevoir MAINTENANT à partir du mois de

Je choisis un abonnement: ordinaire \$7 étudiant \$5 de soutien \$10

J'inclus la somme de

Nom:

Adresse:

Maintenant

M-154
FS

SOMMAIRE

mars 1974
numéro 134

Maintenant

Revue mensuelle publiée par LES EDITIONS MAINTENANT INC. Siège social: 775 boul. Lebeau, Montréal.

DIRECTEUR-FONDATEUR: 1962-1965
Henri Bradet

DIRECTEUR: 1965-1972
Vincent Harvey

DIRECTRICE:
Hélène Pelletier-Baillargeon

SECRETAIRE DE REDACTION:
Laurent Dupont

COMITE DE REDACTION:
Robert Boily, Serge Carlos, Fernand Dumont, Laurent Dupont, Jacques Grand'Maison, Michèle Lalonde, Louis O'Neill, Hélène Pelletier-Baillargeon, Guy Rocher, Jean-Yves Roy, Claude Saint-Laurent et Pierre Vadeboncoeur.

SECRETAIRE ADMINISTRATIVE:
Madeleine Desrosiers

CONCEPTION GRAPHIQUE:
Louis Charpentier

ILLUSTRATIONS:
Claude Poirier et Serge Wilson

IMPRESSION:
Imprimerie Montréal Offset Inc.

DISTRIBUTION:
Les Messageries Dynamiques Inc.
(514) 384-6401

CONDITIONS D'ABONNEMENT:
Abonnement d'un an \$7.00
Abonnement d'étudiant \$5.00
Abonnement de soutien \$10.00
N.B. Les abonnements ne sont enregistrés qu'au reçu du versement.

Courrier de la deuxième classe
Enregistrement no 1419

RÉSIDENCE DU SECRÉTAIRE:
2765 Chemin de la Côte Ste-Catherine,
Montréal H3T 1B5, Qué.
(514) 739-2758

CHEVAL ou bien donc JOUAL
ou bedon HORSE

La lutte des langues, ten years after
un éditorial de Michèle Lalonde 4

Le bilingue de naissance
Gaston Miron 6

Destination '80
Michèle Lalonde 10

Moman, popa, l'joual pis moué
Victor-Lévy Beaulieu 15

Le joual-refuge
Hubert Aquin 18

Le bilinguisme
d'après Fernand Ouellette 22

Un concept-bidon
Hélène Pelletier-Baillargeon 23

Réticences d'un cheval ordinaire
Fernand Dumont 24

Du joual quotidien au Québec français
Jacques Grand'Maison 26

La "souveraineté culturelle": thèse, antithèse et fouthèse
Jacques-Yvan Morin 31

Un simple "bag"
Pierre Vadeboncoeur 32

A ton choix

LIMINAIRE

Les lecteurs de *Maintenant* qui nous reprochent parfois le caractère un peu austère de nos analyses seront bien servis ce mois-ci: les professeurs céderont pour une fois la parole aux écrivains.

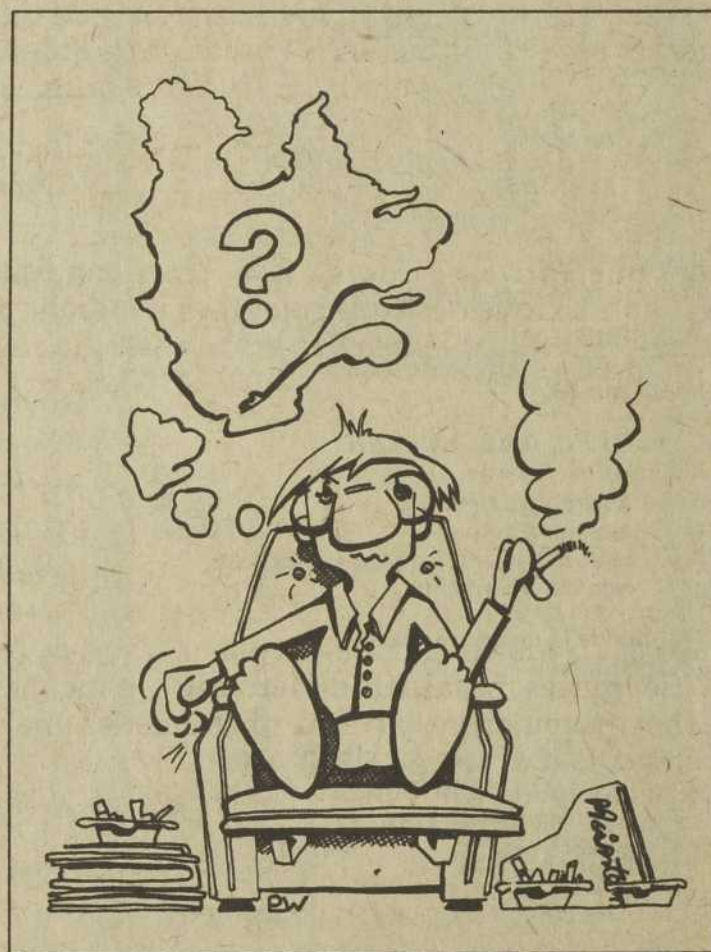
Au terme d'un long cheminement conjoint, Michèle Lalonde, Victor-Lévy Beaulieu, Hubert Aquin et Gaston Miron nous proposaient, à l'origine de ce numéro, un manifeste commenté à quatre voix sur la question linguistique au Québec. Tandis que Jacques Grand'Maison les rejoignait tardivement en co-équipier de dernière heure, Victor-Lévy Beaulieu, pour sa part, faisait un petit saut inattendu de côté... du côté du joyal!...

Or, dès que le joyal pointe de l'oreille au Québec, chacun sait quelles tonnes de réactions et quels flots d'émotions il déclenche à coup sûr. *Les insolences du frère Untel* demeurent encore le best-seller des *Editions du Jour* et il a fallu plus d'un an de polémiques et de lettres ouvertes aux journaux pour que les citoyens de la ville de Québec se remettent de "l'affaire de la grande murale"...

A *Maintenant* Victor-Lévy Beaulieu enfourchant seul la monture maléfique a naturellement, comme il s'y attendait, fait jaillir les étincelles tout autour de lui... et de lui seul. La matière n'en est peut-être pas sortie très "équilibrée" (comme dirait qui vous savez) mais le bruit des fers qui s'entrecroisent de manière aussi... chevaleresque, me semble propre à réveiller plus d'un lecteur menacé d'assoupissement.

H.P.-B.

la lutte des langues, ten years after



ÉDITORIAL

Au printemps de 1964, la revue *Liberté* publiait un numéro spécial intitulé LE QUEBEC ET LA LUTTE DES LANGUES. Ce qu'il fallait entendre par l'expression "Lutte des langues" semblait très clair dans l'esprit de tous les rédacteurs de ce numéro comme dans la tête de la plupart des intellectuels souverainistes du temps d'ailleurs. Il s'agissait d'opposer Unilinguisme à Bilinguisme. Dans toute situation où deux langues sont parlées, observait déjà Hubert Aquin, l'une des deux est dominée, l'autre, dominante. L'affrontement de deux langues ne peut être compris que selon la dialectique du conflit... (p.110) Dans un texte extrêmement documenté et encore indispensable à l'intelligence de la question linguistique, le poète et essayiste Fernand Ouellette constatait à son tour que seuls le colonisateur ou le colonisé inconscient prônent la nécessité du bilinguisme. Car même dans une situation de néo-colonialisme, "les langues nationales sont méprisées". Le colonisateur parle de bilinguisme parce qu'il ne veut pas apprendre l'arabe, etc. En fait le bilinguisme est un prolongement de l'impact colonial. (p. 104)

En 1964, dernière date de la Révolution tranquille, la lutte des langues s'engageait donc sans équivoque dans l'entendement des écrivains québécois contre le néo-colonialisme fédéral, contre la modération bonententiste de la Commission B & B. (l'optimisme bonasse de la Commission Gendron n'ayant pas encore été convoqué), bref contre l'occupant. Il ne s'agissait pas, comme cela semble être la tendance actuelle des esprits, d'opposer systématiquement le joual ou même le parler québécois au Français universel. En dix ans, l'analyse de la question linguistique et la prise de conscience de notre aliénation se sont donc singulièrement recourbées et refermées sur elles-mêmes, tournant maintenant sans stratégie politique très précise autour de "l'obsession de l'identité nationale" que signale aujourd'hui Hubert Aquin. Au cours de la même décennie, la situation objective du francophone s'est par ailleurs aggravée, nos législateurs provinciaux, s'étant dans l'intervalle, donné pour mission de bilinguiser le Québec plus officiellement et constitutionnellement que l'article 91 du British American Act ou la ferveur apostolique des trois colombes n'étaient parvenus à le faire. Irréalisable from coast to coast, le rêve de Trudeau est rapatrié par Bourassa et Cloutier, nouveaux chevaliers du statu quo.

Or, au fur et à mesure que l'idéologie du bilinguisme se déplaçait vers Québec, assumée et intériorisée par les fédéralistes provinciaux, la lutte des langues, définie théoriquement il y a dix ans par les écrivains, s'est transformée chez nous en dialogues de sourds, querelles de mots ou fiévreuses batailles d'Hernani. Je ne peux m'empêcher de voir entre ces deux phénomènes une coïncidence historique suspecte. De 1964 à 1974, on assiste en effet au triomphe législatif de la contre-révolution tranquille, favorisée par les mesures répressives d'octobre '70. Dans le même temps, il semble que la fameuse "dialectique du conflit" ait été ni plus ni moins intériorisée par les intel-

lectuels: le lieu de la lutte des langues, c'est désormais la langue elle-même. Au sein d'une culture globale plus menacée que jamais, on oppose volontiers, comme thèse et anti-thèse, non pas unilinguisme québécois et bilinguisme colonial mais plutôt deux niveaux de la langue parlée par les Québécois. Bref le concept d'unilinguisme québécois éclate. Mais cet éclatement est une sorte d'implosion: il ne fait pas exploser la relation dominant-dominé qui sous-tend notre Histoire. Du moins pas pour l'instant. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y a eu repli forcé de la combativité québécoise sur son propre terrain et affaiblissement de ses positions défensives naguère tenues à l'unanimité. On pourrait qualifier ce repli de "tactique" s'il était plus conscient, ce dont la dépolitisation candidement joulisante d'un grand nombre de jeunes passivement à la remorque du néo-militantisme linguistique, en particulier dans les cegeps, nous permet de douter sérieusement. A la limite, on dira préférer une province bilingue jouale-anglaise à un Québec souverain unilingue français...

Cette lutte linguistique intestinale n'est cependant pas sans implications politiques. On ne peut l'ignorer. On doit la prendre au sérieux dans la mesure où elle reproduit ou tente d'introduire — quoique de façon très manichéenne et sursimplificatrice pour ne pas dire quasiment allégorique — le modèle d'une lutte marxiste des classes (*Joual* = peuple; *Langue française* = bourgeoisie impérialiste)... Mais pour le moment elle sert trop commodément d'exutoire pour constituer une démarche critique rigoureuse et cohérente. Dans la conjoncture actuelle, elle évite la confrontation avec l'envahisseur anglophone et/ou le fédéralisme triomphalement bilinguisateur et abandonne plus ou moins aux infatigables militants péquistes la tâche de contrer cette invasion très terre à terre. Entre temps, le culte angoissé de l'originalité québécoise sert surtout à compenser psychologiquement la perte réelle de souveraineté subie depuis le recul de la révolution tranquille.

Malgré toutes ces coïncidences de dates, les quatre écrivains dont la réflexion a servi de catalyseur à la préparation de ce numéro de *Maintenant* n'avaient pas pour intention de célébrer un anniversaire. Au cours des derniers mois, nous nous sommes réunis assez régulièrement dans le simple but de préciser nos positions critiques tout en conservant l'espoir d'intégrer nos différents points de vue. Les brefs articles et témoignages publiés dans ces pages peuvent servir de préambule à un nouvel examen approfondi de la question linguistique et une analyse plus serrée des termes dans lesquels elle se pose en 1974. Le fait que nos textes n'arrivent pas à une conclusion confortablement unanime me semble par ailleurs significatif et reflète assez fidèlement l'état actuel de la discussion dans les milieux littéraires et la contradiction ou la dispersion provisoire des efforts de pensée.

Michèle Lalonde

Le bilingue de naissance



Je suis né à Sainte-Agathe-des-Monts, P.Q. Il y avait déjà un bon nombre de résidents anglophones à l'année longue. L'hiver, j'avais l'impression d'être relativement chez nous. Mais l'été, la densité démographique des anglophones augmentait dans la proportion de trois à un, ils se rendaient maîtres de la place et des environs. D'inévitables heurts survenaient, qui n'allaient pas jusqu'à l'affrontement en vertu d'un obscur sentiment d'inégalité, je les subissais plutôt, parfois avec une rage rentrée ou avec ambivalence pour ces gens si sûrs d'eux, de leur expression, de leurs biens et argents. Mais de façon générale, fidèle en cela aux attitudes et comportements que le groupe m'inculquait, je m'arrangeais pour écarter tout incident désagréable avec les anglophones. Il fallait se montrer empressé, respectueux, poli, ne pas leur déplaire, car ils représentaient une mine d'or comme clientèle et employeurs. Aussi, j'évitais le plus possible

les lieux de leur présence. Ils m'étaient un autre monde, c'était le dehors. Intérieurement je percevais ce dehors comme hostile et agressant. Je n'étais à l'aise que dans l'entourage immédiat de **la famille, de l'école, de l'église**, dans l'aire du groupe qu'on appelle ces lieux du repli culturel, du dedans, et qui correspondent aux trois seuls pouvoirs majeurs que le Québec possède en entier (de plus en plus envahis), les autres étant mixtes ou relevant du pouvoir fédéral-central.

2

C'est dans cette situation que, dès mon plus bas âge, j'ai pris conscience que tous ne parlaient pas la même langue que moi dans ma petite ville, la même langue que les Canadiens français. Ce constat peut paraître banal, mais dans le cerveau de l'enfant que j'étais alors (et j'ai observé les mêmes effets, quoique atténués, chez ma fille vers quatre ans), j'en pris conscience avec étonnement d'abord, puis le phénomène me sembla plein d'étrangeté. A mesure que j'étendais mon champ d'exploration et que je grimpais en âge, je m'apercevais d'un certain nombre de choses: mes rapports avec moi-même et le milieu, sur le plan linguistique, devenaient de plus en plus complexes et ambigus. Les réalités que je subissais, qui m'imprégnaient, que j'essayais d'accepter et de m'emparer avec bonne volonté par la pression du milieu, et en partie que je refusais inconsciemment par ailleurs, allaient me causer des traumatismes dans l'apprentissage de l'anglais et des langues en général. J'étais tiraillé, tantôt en état de béance, tantôt en état de bagarre avec l'autre langue. La nécessité dont on m'avait conincé d'apprendre celle-ci, le désir que j'avais de la savoir, les efforts que j'y apportais, tout cela se heurtait paradoxalement à mon inaptitude pour elle et provoquait chez moi un sentiment d'insécurité pour ma propre langue, car la pression du milieu, dans le même temps, me bardait de défenses: ne pas perdre sa langue, la conserver, la bien parler. L'au-

tre langue me devenait opaque. Elle s'installait en moi, dans son absence, comme une obsession. Longtemps, jusque vers ma vingt-cinquième année, j'ai ressenti comme un manque et une infériorisation le fait de ne savoir l'autre langue qu'approximativement. Je suis persuadé aujourd'hui que la question linguistique fait partie comme le reste de la névrose canadienne-française face à l'Autre (entendu comme altérité).

3

En vécu sonnante, quelles sont ces réalités, tant subjectives qu'objectives, qui sous-tendent la psychologie, que je ne fais qu'esquisser, de l'espèce de bilingue **sui generis** que je suis? Il y a d'abord ceci: dans les années trente/quarante, et cela génération après génération, la langue que nous croyions parler s'appelait encore le français. D'ailleurs la seule identité que je / et nous me connaissais, c'était d'être Français et/ou Canadien français et catholique. Je note que ces signes d'identité n'étaient que des composantes d'une identité plus globale, mais alors je les percevais comme le tout de l'identité alors qu'en fait ils me définissaient comme négativité, exclusivement comme différence et non comme dynamique, par opposition à l'autre qui était anglais et protestant; ils ne renvoyaient qu'à une vague notion d'ethnie, et non à un concept d'identité globale qui est celui de la culture québécoise-comme-projet-aujourd'hui. Dans ces conditions, que l'anglais altère ma langue, qu'à la limite je la perde, équivalait à me mettre en danger comme identité. Dans mon blocage vis-à-vis de l'anglais, qui a duré longtemps, il entrait donc une attitude d'être sur le qui-vive, ajoutée à un élément de culpabilité inconsciente. Au cours des années, les choses allaient se compliquer encore et m'entraîner, par rapport à l'idée que je me faisais de moi-même et de mon groupe, et en rapport avec ma propre langue, dans un processus de dévalorisation et de confusion: j'ai connu des états où je ne savais plus qui est qui, et

Qu'est-ce qu'un bilingue

* Acculturation: Acquisition et intégration (par un individu ou par un groupe) des habitudes culturelles, des normes, des valeurs, des modèles de conduite d'un autre groupe.

qui parle. Le salut m'est venu par la révolte, aux alentours de 53/56, qui me conduisit à me redéfinir radicalement.

4

Des souvenirs pêle-mêle me viennent, qui ont agi pendant vingt ans comme phénomènes sur ma sensibilité et ma conscience. Dès que j'ai pu me rendre compte du monde extérieur, je trempais dans un environnement linguistique à prépondérance anglaise et bilingue, le français étant réservé à l'usage domestique. Ce chevauchement des deux langues, plus exactement d'une langue sur l'autre, finissait par composer une trame indifférenciée, les mots allaient par couple et ces paires de signes me saisissaient comme un seul signal. Door/porte, pull/tirer, pont/bridge, meat/viande, lundi/monday, péage/toll, men/hommes, address/adresse, merci/thank you, bienvenue/welcome, etc. Et j'étais cerné par l'affichage, l'annonce, la réclame. Le monde était tel, pensais-je. Il l'était aussi à Montréal lorsque j'y arrivai en 47, il l'était à l'échelle de la Province. Dans la rue (les rues Principale, St-Vincent, Tour-du-Lac), j'entendais parler anglais plus souvent qu'autrement, je voyais des Canadiens français se débattre du mieux qu'ils pouvaient dans cette langue, commerçants, homme d'entretien, tous déferents. Certains en étaient fiers, d'autres moins je le sentais. J'entendais déjà de partout ce que j'ai entendu pendant des années au cours de mes résidences et mes déplacements: "untel, il se débrouille bien en anglais", "regarde untel, il a une bonne djôb, il sait l'anglais", "il est instruit, il sait l'anglais" ou sa variante: "il est cultivé, lui, il sait l'anglais", "c'est un parfait bilingue", etc. De tels propos ont encore lieu aujourd'hui, avec ce que ça comporte d'envie et de regret. Plus tard, à Montréal, j'entendrai quelque chose qui va plus loin, à maintes reprises: "moi, je parle tellement bien anglais que quand je suis avec des Anglais ils ne peuvent pas s'apercevoir que je

suis Canadien français", ou quelque chose d'équivalent. A vingt-cinq ans, quand j'ai commencé à réfléchir sur ces propos et leur signification, je trouvais anormal que la notion d'instruction ou de culture soit assimilée au fait de savoir la langue de l'autre, mais de se prendre pour un autre, d'avoir honte de soi, m'apparaissait comme le boutte de la marde.

5

Dans ma parenté, plus que dans ma famille, l'anglais jouissait d'une "opinion avantageuse". Et pourtant on se scandalisait qu'un de mes oncles ait viré de bord et soit passé à l'anglais; de mes deux cousins, un seul sait encore un peu de français. Mon père était un homme de principes et tenait à ce que nous ne dérogiions pas à notre langue et à notre foi. Mais il était victime des contradictions issues de sa condition et de sa situation. Entrepreneur de menuiserie, un fort pourcentage de sa clientèle était anglaise. Or il se débrouillait avec peine en anglais. Un jour où j'avais été témoin d'une explication pénible entre lui et une riche cliente, il me dit, une fois qu'elle fut partie: "toi au moins, j'te dis que tu vas l'apprendre l'anglais". Cela marque, à huit ans. Il m'amenait souvent sur les lieux de ses chantiers, nous allions en visite du côté de l'Archambault, de Saint-Faustin, de la Tapini au bout du monde, partout et lorsqu'il était question de travail ou de l'avenir des enfants, on aspirait à nous faire apprendre l'anglais et ceux pour qui il était trop tard regrettaient de ne pas l'avoir appris comme pour nous inciter à le faire. Décidément cette langue était la **first one**. En 1962, Jacques Ferron présentait dans la revue **Situations** les devoirs d'une cinquième année de garçons (de neuf à treize ans), en banlieue de Montréal: "L'institutrice avait remarqué que ses flows, volontiers distraits, retrouvaient leurs esprits et prenaient vie pour l'anglais. Cela l'intriguait. Un jour, c'était l'heure de la composition française, elle leur dit: classe d'anglais. Eux, surpris

de ce changement au programme, de manifester leur joie.—Vous aimez donc la langue anglaise? — Oui!—Eh bien, dites-moi pourquoi dans une composition. On va voir si vous avez de bonnes raisons" ... Ils en avaient, à une exception près tous font état de leur désir d'apprendre l'anglais en invoquant son utilité, sa nécessité, sa sociabilité. Et Ferron conclut: "... C'est curieux (ces réponses), elles nous font penser à l'Algérie française. Ces enfants sont peut-être à leur manière des petits bicots." Dans le Devoir du 29 janvier dernier on lit cette nouvelle: "Les étudiants au secondaire visent bilinguisme et anglais langue seconde". Quand tout un peuple en arrive à n'avoir comme idéal que d'apprendre la langue de l'autre, quelque chose ne tourne pas rond, c'est même plutôt aberrant. Il y a des chances que la langue de l'autre soit la langue première, celle de la nécessité, et que la formule "anglais, langue seconde" ne soit un artifice de rhétorique dont se gargarise M. François Clouquier, qui s'en porte bien. Ce symptôme, entre autres, allait conduire depuis 1956 à la mise à jour d'une aliénation globale, de type colonial. La situation coloniale opère une sorte de renversement des rapports, qui nous fait adopter le point de vue de l'autre sur nous-mêmes et notre langue, où tout ce qui est l'autre est valorisé à notre détriment, et c'est ainsi que nous sommes en train de mettre en oeuvre notre propre acculturation.

6

A l'époque, l'école était à la fois championne du Bon Parler Français et championne du bilinguisme. D'une part, on nous apprenait à nous méfier des anglicismes, des termes anglais ou para-anglais, des tournures syntaxiques qui déteignaient de l'anglais sur notre langue, et d'autre part on nous vantait les avantages du bilinguisme, c'est-à-dire de l'anglais. J'ai appris dès le primaire "qu'un bilingue en vaut deux" (sic), "qu'un bilingue est un homme supérieur", "qu'un bilin-

Une langue ne se propose pas en termes

gue participe à deux cultures". Ouais! dans ma vie, effectivement, j'ai constaté qu'un Canadien français est obligé d'être deux fois ce qu'est un autre pour obtenir le même emploi; qu'en bons bilingues "supérieurs" nous occupons toute la gamme des emplois et postes subalternes; qu'en général les bilingues d'ici ne sont pas pour autant plus cultivés que les unilingues que j'ai rencontrés ailleurs: ils sont seulement plus mêlés! A y penser avec recul, le bilinguisme de ce temps-là et jusqu'aux alentours de 1960 était plutôt dérisoire et complètement inefficace, contrairement à celui qui sévit à présent, de plus en plus scolarisé, institutionnalisé et encadré d'une politique de langue seconde. D'anglais, nous n'avions qu'une demi-heure par semaine à compter de la 5^{ème} année, et la plupart d'entre nous quittions l'école après la 7 ou 9^{ème} année. L'anglais, nous l'apprenions par bribes dans la rue mais surtout à la sortie de l'école, soit au travail pour le grand nombre, soit à l'école du soir pour les plus ambitieux, pas plus qu'il ne faut cependant pour fonctionner. Nous devenions comme nos pères des bilingues de cheap labor, seules des élites accédaient à un bilinguisme plus professionnel ou plus culturel. Hier inefficace et déculturant, aujourd'hui acculturant, serait-ce que l'accès au bilinguisme s'effectue dans des conditions anormales? Au reste, dans les années d'après-guerre, c'est ma langue même qui me donnait du fil à retordre, au point même de mettre en doute sa légitimité. Parce que j'étais investi par la société de l'autre et la grande culture française, cela me fit un choc la première fois, de me faire dire par des anglophones que je ne parlais pas le vrai français de France, puis la même chose par des Français eux-mêmes! Les fois d'après, je commençai à comprendre de quoi il en retournait. Enfin, nos élites, pour se donner le change, nous accablaient prétendant que nous parlions mal, avions la bouche molle, manquions de vocabulaire, bref que nous bêlions une langue de sacres et une sorte de sabir. J'ai mon idée pourquoi les élites

canadiennes-françaises en place, presque toutes fédéralistes, conservatrices sinon réactionnaires, tiennent tant à "leur" français international: elles ont le sentiment, elles qui vivent en symbiose, que c'est un équivalent de l'anglais, et elles compensent! Or, dans leur boursouffure, quelle ironie, elles en viennent à ne parler qu'une langue de calques. Le peuple québécois, lui, a compris qui maintient sa structure de langue dans ses adaptations, ses emprunts et ses créations.

7

Il arrive que le système du bilinguisme dévoile sa violence à sens unique. En 1966, je me cherchais de l'ouvrage et touchais des prestations de l'assurance-chômage. Un jour on me convoque et l'agent de placement, un Canadien français, me fait part d'une offre d'emploi. "Vous savez l'anglais? me demande-t-il, car la compagnie exige un bilingue et vous devrez travailler en anglais la moitié du temps." "Bien, que je réponds, je me débrouille mais pas assez pour accepter, de toute façon je veux travailler en français." "Voyons, qu'il reprend, vous savez bien qu'il faut l'anglais pour travailler, d'après votre dossier vous êtes un gars instruit et qualifié, pourquoi pas vous inscrire dans une école et nous continuerons de vous verser vos prestations en attendant." Je lui dis: "C'est pas la question, comprenez-moi bien, ça ne m'intéresse pas de travailler en anglais." "Comme ça, qu'il réplique, vous ne voulez pas travailler, dans ce cas on peut pas continuer à vous payer vos prestations." Je réplique à mon tour: "C'est mon droit le plus strict de travailler dans ma langue dans mon pays." "Bon, ça va", dit-il, voyant qu'il n'aurait pas le meilleur, l'ayant menacé de porter l'affaire en public. Après l'entrevue, j'étais en varlope! Non mais c'est pas une forme de coercition ça? exercée par la pression socio-économique anglophone? Cette coercition-là, nos dirigeants trouvent ça normal... et aussi toute une population qui en est

victime. Mais dès qu'il s'agit de coercition pour faire du français la langue officielle, ils ne trouvent pas ça normal. Serait-ce que Bourassa, Clouquier & Al. sont des colonisés "grand format famille"?

8

Nous y sommes: le fédéralisme de force, le bilinguisme de force. Quoi qu'il arrive par la suite dans sa vie, qu'il apprenne l'anglais ou qu'il ne l'apprenne pas, le Canadien français est, dès le premier instant de sa naissance, un bilingue. J'insiste: même s'il n'apprend pas l'anglais, il l'est à son insu ou malgré lui, il l'est de par la structure pan-canadienne, sa communication sociale et son environnement linguistique. Aux termes de la loi de l'AABN, qui nous tient lieu de constitution, il est pour ainsi dire programmé. C'est inscrit dans sa définition culturelle globale. D'où que, par un glissement de pensée, plusieurs en viennent à croire, parce qu'ils essentialisent l'idéal du bilinguisme comme le fait le système, qu'être bilingue est une nature, une fatalité qui leur échoient à la naissance; ils ne peuvent se concevoir autrement et il leur apparaît que c'est une composante intégrante de leur peuple, pour le meilleur et le pire. Voilà donc le bilingue structurel et collectif: il sait par obligation la même deuxième langue que tout l'monde sur son territoire. Cet état de choses pourrait se transformer en une force réelle dans une situation de souveraineté qui créerait d'autres conditions et motivations d'apprentissage de la langue seconde. Pour notre malheur le bilinguisme dont nous sommes affligés coïncide, comme le note Aquin, avec le bilinguisme international: celui de chacune des autres langues avec l'anglais. Ce phénomène constitue la difficulté de saisir, dans une situation coloniale qui produit déjà de la déculturation, combien le bilinguisme canadien tel qu'il fonctionne est néfaste et encourage l'acculturation. Lorsque j'en fais part à quelqu'un, il me répond quelque chose du genre:

l'option, mais en termes de nécessité. SM.

"J'ai été partout en Europe et partout les gens parlent anglais". Il est certes souhaitable qu'un homme parle une deuxième langue, voire plusieurs. Mais celui qui apprend l'anglais dans un pays unilingue, sauf s'il fait partie des cadres supérieurs ou s'il est directeur d'une société multinationale, ne travaille pas huit heures par jour dans cette autre langue, non plus que ses compagnons, et il ne met pas en danger l'existence de son groupe. Son bilinguisme lui sert dans ses rapports avec l'extérieur, il en est un de communication, d'échanges, de culture. Alors qu'au Québec... le bilinguisme en question n'est en réalité que l'unilinguisme de l'autre.

9

Avant 1960, notre sorte de bilinguisme était encouragé, certes, mais il était présenté comme une solution individuelle. Dans la société d'alors, on le trouvait en périphérie, contigu à la langue québécoise ou sectorialisé. Aujourd'hui, il est partout, diffus et cancéreux. C'est collectivement qu'on nous incite à devenir bilingues, en gagne! Le bill 63 nous donne même le feu vert pour devenir anglophone, ça va plus vite. On peut avancer que le bilinguisme a été élevé au rang d'idéologie. Il dispose d'une politique officielle à Ottawa. Tu te dois d'être bilingue parce que la nation et le pays entiers le sont maintenant. La mystification est grosse: d'un point de vue structure, je n'ai jamais vu que le tout apprenne collectivement la langue d'une de ses parties, qui est autre. Et ça marche, nous sommes increvables de crédulité: l'esprit mystifié c'est celui qui pense se sauver par des moyens qui sont justement sa perte. Le jour où tous les Canadiens français seront bilingues, tout l'univers au Canada saura la même langue, et l'une des deux s'éliminera automatiquement par inutilité et inefficacité. Le bilinguisme canadien n'a jamais été aussi remuant depuis qu'au Québec on parle d'unilinguisme. Il a ses arguments terroristes et coercitifs, il a ses ténors, écoutez Marchand ou Clouquier: "Nous ne pouvons pas nous passer de l'anglais,

nous sommes en Amérique du nord, nous sommes entourés de 250 millions d'Américains, l'anglais est indispensable, il fait partie de la compétence, la technologie parle anglais", etc. Par ailleurs, nous assistons à un déferlement publicitaire sans précédent nous conditionnant à devenir bilingues. Ecoles, Laboratoires, Instituts nous inondent de prospectus, de dépliants, d'annonces dans les journaux et les media, de slogans. Jusqu'au ministère de l'Éducation qui offre des bourses pour l'étude de la langue seconde! On sait laquelle! Ce lavage de cerveaux submerge toutes les vellétés de nos rois-nègres qui continuent de parler de politiques d'incitation et de concertation pour faire du "français la langue prioritaire et de travail". Ils manifestent ainsi leur indigence et leur incompréhension en matière de langue et de culture, à moins qu'ils ne soient de mauvaise foi, ce que je crois. Qu'est-ce qu'une langue? "Le langage est une institution collective dont les règles s'imposent aux individus, qui se transmettent de façon coercitive de générations en générations depuis qu'il y a des hommes et dont les formes particulières (ou langues) actuelles dérivent sans discontinuité de formes antérieures..." (J. Piaget, in *Le Structuralisme*).

10

Si les règles du bilinguisme sont faussées, c'est qu'une situation de diglossie s'est peu à peu installée. Définition: "On donne parfois à diglossie le sens de situation bilingue dans laquelle une des deux langues est de statut socio-économique inférieur" (*Dictionnaire de linguistique*, Librairie Larousse). On voit tout de suite que la langue, la nôtre en l'occurrence, renvoie au statut global des Québécois comme peuple, dont la diglossie n'est qu'une conséquence. Seul le politique fonde la pratique et la nécessité d'une langue sur un territoire. Tant que le Québec ne possédera pas les instruments politiques de sa culture et de son destin, la contrainte socio-économique anglophone jouera à toutes fins

pratiques ce rôle de coercition et d'unilinguisme. L'anglais demeurera la langue de prestige et de promotion sociale, sa force d'attraction continuera de s'exercer toujours plus au détriment d'une langue québécoise dévalorisée. Exemple: "Parlez anglais — quelque soit votre niveau actuel — seuls ceux qui sont bilingues sont certains d'acquiescer les meilleures situations." (Extraits d'un dépliant de l'Institut linguistique provincial inc.) Tout est là, en concentré, la diglossie, la contrainte, le colonisation. Le mouvement des immigrants vient ajouter à cette attraction et nous avons vu que la pression du bilinguisme prend figure d'assaut. Ce qui se passe au Québec dans le moment, ce n'est pas dans la langue québécoise en soi, qui s'abâtardirait ou se désagrègerait, non, la langue québécoise se porte bien, merci. Ce qui se passe: c'est que le sujet parlant est aspiré. Dans ces conditions, un phénomène d'acculturation s'est développée et se propage. Le bill 63 agit comme détonateur un peu partout, même dans des régions québécoises à 98%: les 25,000 petits Québécois dans les écoles anglaises en témoignent. Les gens, actuellement, ne s'anglicisent donc pas, comme on pourrait le croire, petit à petit, en passant par une phase de dépérissement de leur langue, laquelle deviendrait une mixture puis finalement de l'anglais. Non, les gens passent directement du français à l'anglais, d'eux-mêmes. Voilà le plus grand danger auquel nous ayons à faire face depuis que nous existons comme peuple. Et pendant ce temps-là, on se pogne entre nous; la fausse querelle du joual a parfois toutes les allures d'une opération de diversion. Le problème n'est pas entre nous, mais entre l'anglais et le français. Quand un peuple peut choisir d'être autre, il se nie en tant que peuple, et c'est que quelqu'un d'autre est sur place et à sa place. Pour ceux qui ont compris, nous sommes déjà au-delà du bilinguisme et du choc des langues. Il ne peut y avoir que lutte. La lutte des langues est une lutte à finir et c'est la lutte de libération nationale du peuple québécois. ●

ATION '80

DESTINATION '80

DESTINATION '80

DESTINATION '80

DESTINATION '80



par Michèle Lalonde

Au coin de Fairmount Street et Park Aveniou, vous êtes monté comme moi par un matin d'hiver dans l'autobus 80 qui s'apprête à redémarrer en direction du sud, vers le centre-ville, vers le coeur de la métropole, le bubbling heart de ce que le Keating Guide to Montreal, édité chez McGraw-Hill, appelle lyriquement en page trois la delightfully schizophrenic city... Mais vous n'êtes pas un touriste; vous êtes Montréalais francophone de naissance, un real native de la Great-Grande-Ville-de-City-of... Par la fenêtre de l'autobus qui attend le feu vert, vous contemplez la devanture d'une poissonnerie. Vous vous souvenez assez de l'alphabet grec et entendez assez l'anglais pour comprendre que vous êtes dans le quartier hellénique. En grand tablier blanc, le marchand de l'Athe-neon Fish Market dispose ses plateaux de butterflyfish en vitrine. Vous lui achetez parfois de ces poissons dont vous ne connaissez le nom ni dans votre langue maternelle ni

dans sa langue d'origine. BUTTERFISH, annonce-t-il. L'autobus reprend l'erre d'aller. Défilent le Syracuse Flower Shop, le Hermes Photographer's Studio, le Cretian Travel Agency... Tandis que vous traduisez machinalement les raisons sociales, vous continuez de jongler obsessionnellement avec le nom du poisson-mystère: butterflyfish... butterflyfish... Butterflyfish... Very Good... You try... Homère en tablier blanc ne chante plus parmi nous que dans la langue de Shakespeare. Vous songez distraitemment à lui reprocher cette trahison mais votre conscience vous rappelle à l'ordre: vous seriez xénophobe de vous en prendre à cet immigrant sympathique. Ce n'est pas sa faute. Vous vous dites qu'il n'est pas venu en ce pays, après une odyssée personnelle sans doute dure et courageuse, pour enrichir votre culture et votre vocabulaire... Enrichir notre culture et notre vocabulaire... Enrichir ma culture et mon vocabulaire..... Butterflyfish..... Héraklès Pool Room..... Aphrodite Beauty Salon..... D'ailleurs, vous l'avez mal accueilli. Vous le savez fort bien. Vous avez longtemps fermé vos écoles à ses enfants, que de toute façon il destinait aux institutions anglophones mais justement, pensez-vous, nous ne l'avons pas assez invité, incité, séduit, encouragé, payé même ou subventionné pour le convaincre de changer d'idée... nous n'avons pas su faire appel au réflexe de solidarité naturelle qui l'eût porté à s'identifier à notre grande famille de Canadiens subalternes, nous avons manqué d'éloquence à vanter les avantages de notre situation d'infériorisés et manqué de générosité à lui offrir de partager les bénéfices de notre cheap labor. Minoritaire promis comme nous aux difficultés de la Survivance, nous aurions pu le reconnaître à son arrivée dans ce grand pays étranger comme notre semblable, notre sosie, notre égal mais justement, par un inexplicable renversement du sentiment fraternel, nous l'avons au contraire trop souvent repoussé comme un compétiteur, un égal de trop, un cheap labor concurrent. Nous sommes coupables. Nous sommes xénophobes. Ce n'est pas parce que nous apprécions la musique de Théodorakis, cuisinons à l'italienne ou à la chinoise, baragouinons volontiers l'espagnol, adorons les voyages et tout ce qui nous révèle les cultures étrangères que nous ne sommes pas xénophobes. Nous le sommes. Je le suis forcément sans quoi l'apparition matutinale d'un simple boutiquier athénien devant son étal de poisson ne me ferait pas réfléchir de si obsessive manière... L'autobus ralentit devant les logements sombres et probablement insalubres où, par familles de dix ou douze, s'entassent, vous le savez, les immigrants fraîchement débarqués de Grèce. Ce quartier a longtemps abrité des minorités juives. Le yiddish s'y entend encore. Le triste délabrement des anciennes résidences converties en maisons de rapport lui confère de ci de là un certain aspect misérable de ghetto. Illusion d'optique. C'est une patrie provisoire reconstituée, une enclave culturelle sécurisante, un relais sur la voie de l'intégration réussie. Les boutiques sont plus modernes et florissantes qu'à Saint-Henri. Nous



sommes au Canada. Montent dans l'autobus une vieille paysanne méditerranéenne toute de noir vêtue suivie d'une jeune femme qui porte avec précaution un précieux trésor emmitouflé de rose et coquettement enrubanné. Vous savez qu'elles s'adresseront au chauffeur en anglais. Le chauffeur est bilingue, c'est-à-dire francophone comme vous. Vous l'entendez répondre avec un minimum d'aménité "take the fifty-one bus at Saint-Joseph boulevard". Il ramène lentement son véhicule eighty-quatre-vingt au centre de l'Aveniou. Une petite neige abondante et drue tombe sur la chaussée. Vous reprenez le fil de vos réflexions sans suite. Nous sommes xénophobes. Nous haïssons les vieilles mémés ratatinées qui portent le deuil de leur longue vie laborieuse, nous haïssons les petits bébés grecs, nous haïssons les jeunes femmes tristes qui puent l'ail... Un sentiment d'absurdité fulgurant vous traverse; vous entrevoyez dans un éclair l'expression ultime de votre impuissance de Canadien français majoritaire, sa honte extrême: la mesquinerie. Cette intuition vous anéantit l'espace d'une seconde. Vous la chassez. D'ailleurs elle est fautive. Vous n'êtes pas de nature haineuse. Vous le savez. Vous le sentez. Cela suffit. Vous estimez superflu de vous en convaincre... (à preuve, raisonnez-vous rapidement, je suis plutôt bien au contraire de nature héréditairement hospitalière et tolérante, bonasse même peut-être, et de la catégorie des gens qu'il faut sans cesse encourager à savoir se défendre dans la vie, vous manquez d'agressivité, vous manquez de... on vous l'a assez répété... vous...) Devant le Lee's Garden Chinese Restaurant, vous dénouez vos scrupules et vos jambes et cherchez une position confortable sur la banquette de l'autobus. Vous faites le vide dans votre tête... Xéno-phobia... Peur-de-l'étranger... Peur de l'Autre. Une idée vous vient: la peur est une forme d'agressivité détournée... Détournée de qui? Contre qui? Vous ne l'éluidez pas. Vous ne rationalisez plus. Butterfish, pensez-vous sans penser à rien... En tout cas Homère, le poissonnier n'est pas responsable de notre aliénation linguistique, c'est un individu, ce n'est pas sa faute si sa présence accroît aujourd'hui la pression qui s'exerce sur votre culture et désarticule votre expression. Vous pensez avec contrition si le mot *butterfish* gêne mal langue, il n'en tient qu'à mon initiative de m'en débarrasser, je feuilletterai le dictionnaire, j'achèterai un manuel d'ichthyologie, j'adresserai par courrier recommandé une demande de mot juste à l'Office québécois de la langue française... tous les moyens sont mis à ma disposition. Vous êtes assis dans l'autobus eighty-quatre-vingt qui traverse la réputée deuxième métropole française du monde et, au-dessus de votre tête, un panneau publicitaire payé par le Ministère des Affaires Culturelles du Québec vous rappelle avec à propos que Bien Parler c'est se Respecter. (Ne dites pas PLUG, dites FICHE. Ou si vous dites PLUG, reprochez-vous de n'avoir pas dit FICHE. Soyez conscient au moins. Soyez fier. Vous parlez la langue de N millions de francophones entendus et respectés de par le monde. Ali-

gnez-vous. Corrigez-vous. Châtiez-vous. Expiez vos fautes. Humiliez-vous et surtout redressez-vous. Ne blasphémez pas, ne dites plus crisse chu t'écoeuré de pas me faire entendre et respecter icitte même. Dites-le en termes plus éloquents et plus clairs... BIEN S'EXPRIMER C'EST SE FAIRE COMPRENDRE. Ne dites pas Butterfish, dites...) Ce slogan, qui s'accorde pourtant avec votre repentance de tout-à-l'heure et vient providentiellement au secours de votre culture et de votre vocabulaire, ce slogan vous gêne tout à coup affreusement. Vous ne savez pourquoi. Vous détournez la tête vers la fenêtre. Hermes shoes... New Sparti... Princess Fruit Store... Ellada Greek Food... Hellenic Canadian Trust. Sur la façade de la Montreal-City-and-District-Savings-Banque d'Épargne, votre oeil ramasse un autre mot d'ordre publicitaire: *What's your problem?* Vous revenez à la leçon de français défrayée par vos impôts et le zèle moralisateur du Gouvernement québécois et vous comprenez soudain que cette annonce s'adresse exclusivement à vous, qu'elle ne concerne ni cette adolescente du D'Arcy McGee High School, ni les deux étudiants qui se rendent au Chemistry Department de l'University McGill, ni la vieille mémé endeuillée, ni la jeune émigrante grecque, ni l'enfant rose promis aux écoles anglophones; elle ne concerne pas le lecteur du Montreal Gazette qui partage votre banquette, ni devant vous, cet homme au large feutre noir et aux favoris boudinés, dont le pur profil hébraïque se découpe dans le rectangle blanc de la fenêtre avec une noblesse antique... Tous ces gens semblent assurés d'un respect qu'il n'est pas nécessaire de rappeler. Rien ne prouve qu'ils s'expriment mieux que moi, pensez-vous. Ils peuvent s'exprimer chez moi bien ou mal peu importe puisque de toute façon... Vous êtes donc l'unique passager visé par cette annonce subtilement discriminatoire. Dans cette province qu'on dit autonome, dans cette ville à majorité francophone, dans cet autobus de minoritaires, vous êtes le minoritaire par excellence, le citoyen pointé du doigt. L'index de votre Gouvernement vous repère poliment: VOUS. Moi? Oui vous, qui occupez sur la banquette cette place privilégiée sous la très soucieuse protection du Ministre des Affaires Culturelles, vous êtes placé devant la responsabilité absurdement personnelle et solitaire d'honorer et de faire honorer la langue d'une collectivité tout entière. Si ma responsabilité personnelle est si grande, quelle lourde charge incombe à ceux qui nous dirigent? pourriez-vous protester. Vous n'allez pas jusque là. Vous encaissez maintenant la vague insulte du panneau-réclame avec une subreptice envie de rire. Vous avez passé l'âge de dessiner des moustaches aux hommes d'Etat qui croient assurer le salut d'une nation en commandant des proverbes, mais si vous n'étiez pas si seul à vous amuser tristement en français dans cet autobus, vous pourriez améliorer l'axiome d'un trait de crayon facétieux: BEN S'EXPRIMER C'EST SE RESPECTER. MAIS PARLER ANGLAIS C'EST SE FAIRE COMPRENDRE... Vous ravalez calmement votre humour;



vous approchez bel et bien du centre-ville où l'apophtegme moustachu servira très sérieusement à vous défendre... Dehors un fragile trio de néo-canadiennes se hâte sous la neige vers le fifty-one bus et les explications en bonne langue d'usage du chauffeur francophone bilingue. Vous contemplez maintenant sans la voir la devanture d'un petit établissement commercial quelconque. Ce pourrait être le Jos Bélanger Electrical Appliances ou l'Ulysse Ladouceur & Fils Plumbing and Heating Supply. C'est le Yannakis T.V. Repair Shop. Nous sommes des "néo", constatez-vous avec un détachement objectif. Nous abandonnons culture, patrie, mémoire, nous passons la frontière de nos appartenances collectives et nous émignons un à un avec un résidu d'âme et un baluchon de mots français vers le grand Canada pour nous tailler un avenir digne de nos enfants. When in Rome do like the Romans do. Nous parlons la langue du pays. Le fils du fils d'Ulysse Ladouceur Plumbing and Heating ne connaîtra rien des sacrifices obscurs de son grand-père; il lui saura gré d'avoir jeté du lest et vendu un peu de son identité et de sa fierté natale avec les bouts de coppe; il ne sera pas en mesure, en héritant de la petite comptabilité familiale d'évaluer contre les profits d'argent toutes les pertes d'âme encourues, il n'en voudra pas à Ulysse Ladouceur Senior de s'être sorti par un jour gris des années trente de la sombre filée des Canayens condamnés aux humiliations du chômage et du Secours direct, il ne lui en voudra pas d'avoir retroussé ses manches et d'avoir appris la langue de ceux qui ont toujours en ce pays le plus de chance de s'en tirer, il ne lui en voudra pas de s'être craché dans les mains et d'avoir vendu au nom de la survivance individuelle et familiale l'idéal impraticable de la Survivance nationale ni d'avoir liquidé d'année en année comme un restant de stock un encombrant petit patrimoine français. Par quelle ingratitude le lui reprocherait-il? Et par quelle mémoire? Patrimoine? Quel patrimoine? Le petit-fils d'Ulysse Ladouceur Plumbing and Heating l'oubliera, enfin diplômé peut-être du Sir George William Business Administration Course et assuré d'une place stable au soleil canadien... Une petite interrogation vous pique l'esprit: qui paie les frais d'émigration des Ulysse Ladouceur Plumbing and Heating? En laissant filer quelques milliers d'Ulysse Yannakis vers l'Amérique, la Grèce perd des individus et demeure la Grèce; elle survit à cette saignée régulière; mais le peuple québécois ne survit pas à ses milliers de quotidiens transfuges, il paie très cher leur exode personnel. En vertu de quelle singulière convention universelle de l'immigration, la paysanne grecque ou même le ressortissant d'un minuscule pays comme la Finlande peuvent-ils venir s'angliciser au Canada sans entraîner l'acculturation systématique de leur Grèce ou de leur Finlande? En vertu de quel droit international d'option, dont vous-même vous ne pouvez sereinement vous réclamer, sont-ils libres d'orienter leur destin individuel et strictement individuel sans trahir obscurément le destin de leur collectivité d'origine? Et en

vertu de quelle liberté et dignité individuelle fondamentale, l'Ulysse du Yannakis Repair Shop est-il un néo-canadien et l'Ulysse Ladouceur du Plumbing and Heating n'est-il qu'un... Un simple démissionnaire? Un lâcheur? Un vendu? Un assimilé? Vous n'avez plus la froide objectivité de vous arrêter à trouver le mot juste; une agressivité retorse s'insinue dans votre jugement. Contre cet homme, votre compatriote inqualifiable, qui n'a même pas le mérite d'être un immigrant authentique. L'injure vociférée un jour par Gérard Fillion traverse votre esprit comme une vrille: "Race de quêteux à cheval", pensez-vous rapidement. Ulysse Ladouceur par milliers n'est qu'un simple opportuniste, un petit parvenu sans dimension, sans conscience sociale, sans idéal digne de ce nom, pas même le projet explicite de faire réellement et ambitieusement fortune dans le grand Canada-Uni. Non, nous ne sommes pas des "néo", pensez-vous maintenant, nous ne sommes pas partis d'assez loin. Nous ne sommes que des émigrants de l'intérieur, des déracinés, des déracinés sans horizon collectif, des dé-patriés que le vent de l'économie chasse un peu plus loin, à deux ou trois pas de leur lieu de naissance et réimplante dispersés... Dépaysés? Dé-patriés? Que sommes-nous? et de quelle patrie? Vous cherchez en vain vos points de repère dans ce paysage urbain obscurci par la monotone blancheur de la neige... "Mon pays c'est l'hiver", fredonnez-vous avec un vague-à-l'âme reconfortant... Est-il normal de n'avoir d'existence souveraine que dans l'imaginaire de quelques poètes? Est-il normal de n'exister qu'en mots et à demi-mots qu'il faut toujours, partout, inlassablement traduire? Est-il normal de... Je suis bien émotif ce matin, pensez-vous. Je dérive. Le front collé contre la vitre oblitérée par le mauvais temps, vous ne voyez plus très bien où vous êtes. Vous avez passé le Plakiatosa Restaurant, le Regal Pastry Shop, la Vakis Pharmacy-Pharmacie, vous reconnaissez le grand placard publicitaire de la Stanley Ladies Wear, ou est-ce la Stanley's Furniture? vous lisez mal... Vous êtes à la hauteur de la rue Mont-Royal, qui longe à flanc de montagne l'outré-montréal cossu, cultivé, contenté et confiant de la haute bourgeoisie bilingue dite autochtone, traverse Park et dégringole vers l'est, à travers la Petite Europe aux effluves pimentées, parfumées d'olive et de brin d'aneth des charcuteries Kosher, vers les quartiers densément francophones de la ville, le cœur profond de la métropole, le vrai *Morial*, et votre fragile mère-patrie reformée frileusement autour des omniprésentes et matriarcales églises, qu'on abat aujourd'hui méthodiquement l'une après l'autre, comme les forteresses d'un passé trop coûteux, grevé d'irréalisme et de certitudes grandioses qui ne vous rassurent plus contre rien... Vous êtes dans l'autobus quatre-vingt, vous n'allez pas en direction de la Petite Patrie dont Claude Jamin confirme déjà la destruction avec une nostalgie folklorique, vous allez vers le sud. Solitaire, minoritaire anonyme parmi d'autres minoritaires, mais véhiculant en vous-même tous vos compatriotes, vous êtes dans vo-



tre singularité même un être douloureusement pluriel en route vers le quartier des vraies affaires et des gros magasins, le haut centre-ville tout palpitant d'efficacité unilingue, la Ville-Marie des gratte-ciel, de la souveraine et phallique toute-puissance du Capital érigé en maître, contre lequel vous élèverez, avec une secrète doutance de vous-même, vos piteuses protestations d'individu étroitement nationaliste et rétrograde, ou bien vos prétentions de gros homme d'affaires canadien-français qu'on achète, possède, revend et rachète dans la langue du propriétaire ou bien vos attitudes simiesques de bright young sous-executive dressé à l'anglaise ou à l'américaine... Dans la délirante bi-sexualité de la Great-Grand-City, vous adopterez inconsciemment une stratégie de sexe faible, vous croirez être un matamore réaliste, pragmatique et dépourvu de sensiblerie, vous ne serez qu'une entretenue qu'on viole assidûment et qu'on paie pour se taire, ou bien, orgueilleux et candidement rebelle, vous agirez comme vos mères, vos tantes, vos épouses, vous irez mener de comptoir en comptoir la pusillanime guerrilla contre l'I don't understand de quelque commis prétendûment bilingue, vous vous gaspillerez en patientes batailles symboliques, vous vous défendrez, têtû, infatigable, vous patienterez au téléphone, au restaurant, au Valet Service, à l'aéroport, à la banque, vous retourneriez trois fois de suite le courrier que vous expédie quelque IBM obstinément anglophone, vous passerez vos loisirs en querelles de mots, vous exprimerez votre indignation revancharde dans une lettre ouverte adressée aux journaux, ou bien vous adopterez la discrète et sage politique économique du Ministère des Affaires culturelles, vous passerez vos beaux dimanches à reprendre la quotidienne usure de votre langue maternelle comme une vieille chaussette, ou encore vous vous lasserez, vous arrêterez en fin de journée noyer votre amour-propre dans la bière de quelque taverne, votre créativité contrariée éclatera avec une impuissance terrible dans la cocassé agressivité du juron, vos épouses s'inquiéteront sur les ondes de quelque hot line et demanderont à Madame X ou à Frenchie Jarraud quelle insatisfaction intime et permanente commande la soif inextinguible des hommes de ce pays... Tandis que l'autobus paralyse lourdement sur la chaussée enneigée, vous retracez jusqu'au bout l'humiliante trajectoire de l'aliénation collective. Non. Vous n'êtes pas fou. C'est l'être pluriel en vous qui s'exaspère et s'égare; c'est en vous le majoritaire quotidiennement menacé, agressé et, oui, désaxé, sans cesse arraché à l'axe culturel authentique de son agir; c'est la majorité, en vous quotidiennement méprisée, culpabilisée, refoulée dans le chacun-pour-soi d'un self-defense historique décisif; c'est la majorité en vous qui se disperse au cours d'un combat global bien réel et objectif pourtant mais que chacun pour soi interiorise comme son épuisante épopée personnelle. Doux schizophrènes, pensez-vous, qui ne haïssons, ne menaçons, ne contraignons personne et luttons si furieusement en nous et entre nous contre nous-

mêmes... Dehors l'hiver floconne paisiblement sur le versant du Mont-Royal. Vous repérez le monument à Sir Georges-Etienne Cartier, couronné par l'ange gracieusement immobile de la Destinée collective et gardé par les quatre impériaux lions de la British North America. Cette vision impérissable vous stabilise comme celle des enfants qui s'ébattent sur les pentes enneigées. Vous contemplez ce paysage intemporel déclinant en collines douces sous l'énorme croix commémorative qui rappelle ce matin tous feux éteints l'ancienne souveraineté du peuple fondateur et sert encore de nuit à identifier décorativement la ville. Vos mots énormes de tout à l'heure perdent soudain leur importance. Conflit? Agression? Combat global réel et objectif? Dans ce pays conquis par l'empire britannique démocratie anglaise qui vous accorde toute liberté de parlementer sans fin? What's your problem?... Non. Le problème est complexe, pensez-vous. Très complexe. Vous ne le réglerez pas ce matin. La complexité exige un temps maximal de réflexion. Vous vous sentez tout à coup rassuré devant la question pressante du devenir national comme si une éternité vous était bel et bien allouée pour la résoudre. Tandis que l'autobus amorçe la pente qui vous sépare du centre-ville, vous convoquez anxieusement en vous-même votre commission d'enquête personnelle. En individu solitaire mais pondéré, vous analyserez les moindres données, vous douterez des évidences statistiques, scruterez et vérifierez l'une après l'autre les issues déjà fermées à double tour. A temps perdu, vous faites les cent pas dans le labyrinthe de vos réflexions, vous détaillez votre inavouable angoisse, vous pesez le pour et le contre, mesurez le blâme et l'excuse comme un éditorial du Devoir... Pine Aveniou. Changement de shift, c'est-à-dire relève du chauffeur qui djump c'est-à-dire descend c'est-à-dire débarque et court au poste de la Montreal Transport Commission des Transports chercher son remplaçant bilingue c'est-à-dire canadien-français... Votre oeil glisse sur la manchette du Montreal Gazette que déplie votre voisin de banquette... Bill sixty three. Loi Soixante-trois... Aucune contrainte économique, sociale ou politique ne menace désormais de forcer nos lecteurs à inscrire leurs enfants aux écoles de la majorité francophone de cette province... Vous tirez instantanément pour vous-même la conséquence de cette loi exemplairement libérale. J'ai le droit inaliénable et officiel d'angliciser mes enfants. Aucune contrainte économique, sociale ou politique ne peut désormais me retenir de le faire. Un décret achève d'annuler la nécessité de ma propre culture. Je suis le citoyen le plus libre du monde... Vous réfléchissez: sauf dans les Etats policiers et totalitaires, tout individu a droit à l'exercice d'une liberté fondamentale reconnue par la Charte Universelle des Droits de l'Homme: celle de circuler dans son pays ou de s'expatrier s'il le veut. Mais nous jouissons nous autres, exceptionnellement et explicitement, du droit ultime d'émigrer sur place. La loi 63, votée par les chefs indigènes d'une province obscure et mal connue du reste du monde



NATION '80

DESTINATION '80

DESTINATION '80

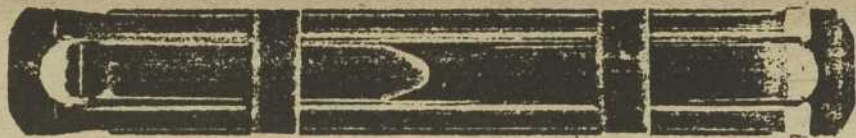
DESTINATION '80

DESTINATION

et à l'avant-garde de tous les internationalismes: elle fait éclater le concept de nation et même le concept contradictoire de minorité majoritaire ou de majorité minoritaire qui pouvait encore s'appliquer à notre hésitante nation pas comme les autres. Ma collectivité québécoise est une abstraction. Au terme d'une loi singulièrement miséricordieuse qui prétend nous déculpabiliser de toute xénophobie en abattant le dernier rempart politique de notre propre identité, le peuple québécois est implicitement proclamé nul et inexistant comme tel. Seuls existent, sous la coercitive incitation du capital étranger, des individus comme moi, totalement délestés de leur appartenance culturelle, déclarés libres de s'acculturer mais, en vertu d'une faible et bientôt désuète loi morale, jugés vaguement coupables de le faire. La survivance du groupe n'étant plus qu'une résultante aléatoire des initiatives individuelles, il n'en tient donc qu'à moi, concluez-vous, à moi seul, à chacun d'entre nous agissant seul et un par un... Vous observez un bref instant, tout près de vous, cet homme quelconque dont vous paraissez la lecture matinale et qui replace discrètement son Montreal Gazette dans un porte-document de marque américaine Samsonte. Vous ne le connaissez pas mais sa physionomie vous est familière. Vous voyagez depuis des siècles auprès de cet anonyme aux manières assurées et courtoises. Votre côte à côte déferent est en réalité une lutte à mort dont il s'apprête à triompher sans hâte, sans hostilité déclarée, avec une efficacité égale à son inconscience. Triomphateur sans gloire. Héritier fortuit d'une administration coloniale exemplairement réaliste; héritier des oscillatoires politiques assimilatrices ou calculatrices-dites-conciliatrices, habiles à tirer en tout temps le meilleur parti du French Fact, héritier des proclamations royales, statuts spéciaux, privilèges, indemnités, rentes et terres fertiles réservées au loyalisme de sang britannique, héritier de 1763, de 1791, de 1840, héritier du fair-deal confédératif qui renonçait une fois pour toutes à vous anglifier pour vous minoriser une fois pour toutes, héritier de la complexe sagesse bi-centenaire de lois conçues pour la préservation de sa culture, de sa langue, de sa souveraine initiative colonisatrice, cet homme a dans ce pays et jusque dans le moindre recoin de cette province, des droits qu'on appelle acquis et que le bilinguisme de cette grande métropole aliénée a pour fonction de respecter à n'importe quel prix. Dans l'autobus eighty-quatre-vingt qui poursuit son trajet rectiligne vers le pulsating heart de votre infériorité économique et linguistique, vous observez à la dérobée ce quidam extraordinaire qui se rend à son poste de commis supérieur unilingue dans quelque filiale américaine du centre-ville. C'est un Canadien anglais comme un autre, qui respecte sa reine et obéit à Washington. Dans le melting-pot de l'unité Canadian il se distingue encore des autres minoritaires par un attribut secret: sur le crâne poli de ce passager qui voyage tête-nue, le Homburg invisiblement protecteur du Système chapeaute la vénérable bosse des affaires... Il porte cette héréditaire

distinction avec modestie. En tout cas, pensez-vous sous votre tuque, cet individu n'a rien d'un ennemi casqué qui s'apprête aujourd'hui à signer la défaite de ma nation. C'est aujourd'hui pourtant, devant le Pine's Tea Room, le Dairy delicatessen, le Bentley's Prescriptions, l'Empire Wallpaper, c'est aujourd'hui qu'il vous conquiert enfin; nous sommes envahis, cernés de toutes parts. Par la fenêtre de l'autobus, vous constatez où vous êtes. American Upholstering. Holiday Tourist. Fifth Avenue Restaurant. Sterling Typewriter. Standard Button. Nous sommes conquis, observez-vous platement. Mais deux cents ans d'irréalisme farouche vous ont appris à nier l'exactitude de ce mot, comme à bénir le Conquérant de ne vous avoir conquis qu'à petit feu. Conquis? Non. Vous cherchez hâtivement une expression plus exacte: Colonisés? Occupés? Soumis?... L'Office de la Langue française ne se soucie pas d'établir la subtile distinction entre ces différents termes justes. La définition précise de votre situation politique vous échappe, insaisissable comme le poisson-beurre, ce butterfish que vous ne savez désigner... Vous jetez un coup d'oeil dehors. Quelque part entre la rue-street du compréhensif Governor Sherbrooke et le boulevard du compréhensif Governor Carleton ennobli Lord Dorchester pour son dévouement à l'Empire, l'avenue Parkaveniou change de nom et commémore celui d'un petit politicien indigène, loyal serviteur des intérêts de Sa Majesté coloniale et célèbre anti-patriote de 1837: Sabrevoix de Bleury. Vous vous préparez à descendre. Par delà la façade du Doll's House of Beauty, vous distinguez dans cette tempête la luxueuse blancheur de la Place des Arts, Taj Mahal de la richissime bi-culture québécoise débarbouillée de toute crasse populaire et dont l'aimable fédéraliste qui partage votre banquette peut apprécier la grandiose vacuité. Vous l'abandonnez à sa contemplation satisfaite de l'impérissable Présence française que la politique compréhensive de ses ancêtres et de leurs valets autochtones a si bien su protéger. Vos angoisses paranoïaques peuvent s'apaiser. Dans cette capitale de l'anglophonie nord-américaine votre destin national est sauf. Personne ne travaille à votre perte. Vous ne vous demandez plus ce qu'il restera de nous en 1980. Des gouvernants lucides, qui construisent des mausolées blancs et perfectionnent des lois 63 apprécient la souveraine nécessité du French touch... A l'angle de Bleury et Sainte-Catherine quelques néons soudain français embrasent le ciel montréalais d'une symbolique couleur locale. Vous vous levez et vous apprêtez à quitter en même temps que moi l'autobus quatre-vingt. Nous nous croisons devant le portillon rouge de l'exit-sortie. Vous murmurez machinalement "excuse me" et vous engouffrez sous la neige. Dans l'immense quiproquo de la Ville-Marie conquise, vous m'avez prise pour une anglophone comme je vous avais moi-même imaginé Québécois. Absurdement désidentifiés, rendus méconnaissables, nous entrons solitaires dans le cosmopolite anonymat de la Great City of. ●





1

moué, j'vas commencer par vous dire c'te chose-citte: j'sus dans l'tanné pas mal d'parler pis d'parler sans arrê de c'te sacré joual à qui sertaines gens, ben sûr de bonne famille, voudraient couper les pattes pour pas qu'y d'vienne c'te grosse bête méchante montée dessus ses grands sabots devant Troie — la Troie d'not'e assimilation

moué, j'y crois pas pantoute à ça, cé du pettage de bretelles — j'vas même dire pourquoi cé faire à part ça, sus l'long pis sur l'arge, avec la bride sus l'cou, la broue s'a yieûle pis la queue s'a fesse —

2

d'abord, j'vas donner ma définition du joual: pour moué, c'te langue-là ça comprend toute, même le français — le joual, cé toute c'qui peut s'dire au moment où j'le dis pis d'la façon que j'le dis, cé toute c'que j'écris au moment où j'l'écris pis d'la façon que j'l'écris

toute définition autre que c't'elle-là du joual, ça vaut pas d'la marde, cé du lichage de cul d'mouche pis d'la mathématique pour savouère combien cé qu'tu peux assire d'anges dessus une tête d'épingle —

moué, ça m'intéresse pas ça,

moué, j't'un écrivain — ça ça veut dire que j'écris/j'écris pas une langue, j'écris des affaires, j'parle du monde pis d'moué pis de toutes sortes de choses que j'sais ou que j'sais pas quoi — Pourquoi cé faire que cé d'même? Ben parce que cé d'même, un point cé toute, j'veux pas m'justifier, j't'un nanarchiste moué — Et pis, parce qu'y faut s'amuser un peu, j'vas même établir l'quâtion suivante: le joual est à c'que l'français québécois est au Parti du même nom, pis c'que l'français international, conventionnel pis platte au statu quo, c't'à dire aux partis libéraux — Après avoir dit ça, j'fais la pause-café pis craignez pas: j'vous r'viens tu suite pour vous débouler toute mon morceau

Avant ça, on va faire un p'tit brin d'histouère, ça s'ra pas d'trop dans c'te pays d'chréquins véreux dont la devise

est drôle en pas pour rire: "Je me souviens"... c'qui veut dire: "J'me souviens... que j'oublie" —

3

toute le monde qui parlotte au sujet d'la langue savent pas de quoi cé cé qui parlottent, y zoublissent la perspective historique — dans l'fin fond d'la tonne à m'lasse, y font quasiment comme moué! mais à une p'tite torvisse de différence: y savent pas qu'le joual dans Québec c't'un vieux débat qui a pas commencé avec le frère Untel pis c'te pauvre Laurendeau — y a, par exempe, un gars qui s'app'lait TiOui Fréchette, dans l'décours du XIXe siècle, qui représente absolument pis parfâtement toute not'e querelle des grands mots pis des p'tits remédes — je sarne ça tu suite —

quand Ti-Oui Fréchette écrivait pour la postérité, pour gagner sa médalle de vieux chan'culotte d'écrivain, y perlait ben, dans un français moron pis ennuyeux comme d'la pluipluie qui timb'rait toute une journée dessus une couverture de tôle — Lisez ses histoires pour vouère, lisez ces contes littéraires, son *Murillo*, son *Pauvre Guillaume*, pis la plupart de ses poèmes: cé quétaine, niaiseux, soporifique pis toute c'que vous voudrez — Mais cé pas d'la littérature, cé pas d'la création, cé rien de toute ça, cé jusse mauvais et pis ça r'semble drôl'ment à toute c'qui s'est écrit par la suite, à toute c'tes minables zécrivains qui rêvaient rien que d'écrire en français et qui arrivaient jusse à faire des livres plattes, sans vie, caricaturaux d'l'homme d'icitte — j'vas nommer seul'ment quéques noms pour m'illustrer dans ma pensée: André Giroux, Robert Elie, Gilles Marcotte, Jean-Paul Pinsonneault, exchétéra, exchétéra — des pognés d'la conscience, des moralistes qui succombaient sous l'poids d'Dieu, au bord du gouffre qui y a toujours soiffe, d'ins abîmes de l'aube janséniste, puritaine pis mémérisante —

(l'envers d'la littérature, l'envers d'la création — des romans d'curés laïques, d'censurés d'l'imaginaire, qui étaient ben contents d'faire leux p'tits dans un système réactionnaire qui s'est parpétué d'nos jours pis ousqu'on les r'trouve toutes, s'tenant par la queue comme des éléphants ben domptés).

~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~
Maman,
papa,
le joual
pis moué!
~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

par
VICTA-LÉVY
BEAULIEU

toute le Ti-Oui Fréchette français était d'même, idéologiquement dominé pis dominant: écrire était un privilège de classe, ben écrire était un privilège de classe sociale, mais Ti-Oui Fréchette était l'seul à en profiter tandis qu'le peuple, lui, était maint'nu dans graisse de bines de l'ignorance pis d'l'étouffement — heureux'ment que Ti-Oui Fréchette avait un deuxième côté: VOYONS VOIR, cavalièrement —

4

quand Ti-Oui Fréchette écrivait pour le fonne, pour le sien propre et pis pour le gros fonne noir de ses lecteurs, par-dessus sa jambe de pensionné de l'Etat, là c'tait pus la même chose: sa plume crachait en joual, dans un joual haut'ment dynamique, toute en grimac'ries et simagrées — Lisez *Originaux et détraqués* ou bedon les *Contes de Jos Violon*, pis vous allez vous rend'e compte de c'que c'tait l'aventure langagière au XIXe siècle.

((on avait pas peure d'inventer des mots, on avait pas peure d'en massacrer une maudite gagne; c'qui était important, au point d'vue du créateur, c'tait l'plaisir qu'on avait pis qu'on donnait dans c'tes descriptions qui nous r'semblaient, qu'on r'connaissait en soi pis hors de soi — un peuple trouvait son langage, pis montrait qu'y pouvait qu'être contre-culturel, exactement comme les gars de Parti Pris qu'y ont faite du joual un outil subvarsif dont l'objectif était d'abattre un système politique — mais j'vas y r'venir, le temps d'régler son sort à Ti-Oui Fréchette)).

j'ai dit que Ti-Oui Fréchette dans *Originaux et détraqués* pis dans les *Contes de Jos Violon*, c'tait l'aventure langagière dans toutes ses beautés ben vivantes, ben évolutives — Voyez les expressions: débriscailler l'bon yieu, j'sus dans toutes mes souleurs, j'mettrais ma main dans l'rond-point d'sa corporation, r'gardez l'gripette, exchétera, exchétera — Une langue toute d'images non retenues et qui déjà au XIXe siècle disait "guevalle" pour cheval

une langue qui s'crissait d'la norme,
une langue qui voulait même pas savouère si était française ou bedon aut'chose,
une langue que j'vous dis, rien qu'une langue —
(mais comment que ça s'fait qu'est restée là, d'ins livres à Ti-Oui Fréchette, et pis qu'a l'a pas débloquée par après, qu'a se soye pas continuée dans l'vingtième siècle qui, lui, est r'venu à la norme? — ça vaut 'a peine de passer quèques lignes dessus ça —

5

çé simple: la fin du dix-neuvième siècle correspond à des p'tites choses qu'y faut savouère:

— enfin, on sait toute ça) — le rôle du joual, politiquement, était clair: arme révolutionnaire, y s'érigeait complè'tement en faux de contre le système-monstres-à-deux-têtes, y mettait la hache dans les deux cultures colonisatrices, à des niveaux ben sûr différents — Autrement dit, joual voulait dire québécois, voulait dire révolution québécoise socialiste — L'gouvernement fédéral y s'est pas trompé quand y a d'abord pas voulu télédiffuser l'Manifeste du FLQ parce qu'y était écrit en joual — L'Manifeste du FLQ a choqué l'bourgeois, aussi ben péquiste que libéral; c'tait normal parce qu'y nommait les choses comme qu'y devaient être nommées — L'Manifeste du FLQ est le premier grand texte québécois d'la Révolution à v'nir —

(bb)

le côté culturel: l'mouvement langagier de Parti Pris a fait boule de neige et s'est immiscé de façon souterraine dans toutes les formes d'la culture bourgeoise — le joual est dev'nu contre-culturel — y a eu *Les Belles-Soeurs* de Michel Tremblay, y a eu *Diguidi Ha Ha Ha!* de Jean-Claude Germain, y a eu *L'Avalée des avalées* de Réjean Ducharme, toutes des oeuvres qui, à des niveaux différents, marquaient une prise de possession du langage par le créateur québécois — y faut pus seul'ment que recréer, y faut pus seul'ment qu'imiter, y faut créer pis s'créer soi-même!

mais après les premières oeuvres jouales, le monde québécois a changé — ça fait qu'le joual a dévié, le joual est dev'nu un prisme irradiant toutes sortes de lumières, aussi ben celles d'la révolution que celles d'la réaction (j'pense, par exemple, au *Joualonnais, sa Joualonie* de Marie-Claire Blais, livre d'arrière-garde, caricatural d'la p'tite bourgeoisie québécoise) — moué, j'dis qu'y faut rendre au joual sa dimension subvarsive, et l'horizontaliser pour qu'y soye d'équerre avec toute le monde, et pour qu'les fédéralistes soyent fourrés jusqu'à l'os, de même que toutes ceuses qui veulent l'indépendance du Québec sans comprendre que l'indépendance du Québec ça veut virtuell'ment rien dire si ça suppose pas la fin de tout système, aussi ben l'communiste que l'capitaliste — LA REVOLUTION QUEBECOISE SERA CULTURELLE OU SERA PAS — Pis ça, c'pas l'Parti libéral qui peut am'ner ça, c'pas l'Parti créditiste, c'pas l'Parti québécois dont l'idéologie est toute au plusse pré-révolutionnaire (j'sus sûr que pour René Lévesque la culture québécoise, çé André Lang'vin, y a qu'à lire les *Débats d'l'Assemblée nationale* pour comprendre qu'le PQ y a à peine un nez d'avance sus l'Parti libéral en c'qui concerne la culture, ou plutôt la contre-culture, celle que j'défends comme créateur, celle par laquelle s'exprime ceci):

~~.....~~
Maman,
papa,
le joual
pis moué!
~~.....~~

a) après des générations d'illettrisme et d'analphabétisme, la p'tite bourgeoisie canayenne peut enfin s'instruire, aller dans les grands collèges dirigés par les curés.

y resté pus qu'à câlisser par-dessus bord le monde oùsqu'on vit — sinon, çé c'monde-là qui va nous câlisser par-dessus bord.

a) après des générations d'illettrisme et d'analphabétisme, la p'tite bourgeoisie canayenne peut enfin s'instruire, aller dans les grands collèges dirigées par les curés, pour constituer l'élite d'la société — une élite qui allait étudier en France ou qui était enseignée icitte par des r'ligieux d'l'aut'e bord, d'òusqu'on voit tu suite les premiers problèmes d'la langue: le monde d'icitte s'exprimait pas comme le monde de là-bas, c'tait grave, si tellement grave

b) qu'on a vu apparaître che nous les campagnes du Bon Parler Français pis les Dictionnaires de rectification de vocabulaire — c'ui d'un M'sieu Rinfret est assez intéressant à lire parce qu'y nous dit comment qu'on a voulu tuer l'génie d'not'e langue —

c) par exempe, l'M'sieu Rinfret y voulait pus qu'on dise l'mot *balancine* mais l'mot *escarpolette*, comme y voulait pus qu'on extensionne les vieux termes de marine pour en faire des mots de terre, par exempe encore: virer d'bord; halier; abriller; grément; cordeau, exchétéra, exchétéra — Al'expression l'fonne pis jusse, y voulait l'expression correcte pis platte, comme *déménager* au lieu d'*mouver* ou d'*décabaner* — au fond, c'tait d'toute la subtilité d'not'e langue dont on d'vait s'défaire, pour la norme, la sacrée norme de l'aut'bord, c'qui a produit

d) toute une gagne d'esquelettes d'écrivains et pis toute une réduction du langage, on a ben failli en mourir pis d'autant plusse

e) qu'écoeurés d'crever d'faim dessus leux terres de roches, les Québécois ont exodé vers les villes, ont été pognés à travailler dans des usines oùsque le foremane, l'outillage pis la mécanique parlaient en anglais — naissance du joual montréalais qui a fini par se substituer toute à faite au joual inventif de Fréchette, au joual vert pis ben vivant des Québécois en général — d'ou

f) ambiguïté du mot joual qui est dev'nu péjoratif, qui voulait pus rien dire que l'mauvais voisinage de l'anglais, que l'déflaboxement d'une parole, qu'un rap'tiss'ment du réel, d'la possession — et pis qu'l'aliénation des quartiers ouvriers du grand Morial, c'qui est vrai pis pas vrai en même temps, mais encore faut-y r'garder les deux côtés:

(aa)

le côté politique: les gars d'Parti Pris ont vu dans l'joual un instrument d'revendication, axé sus l'social — y avaient compris qu'la meilleure manière d'écoeurer les Etablissements c'tait de r'tourner l'langage contre eux autres, c'tait d'faire péter les normes du discours bourgeois qui était icitte un monstre à deux têtes, l'anglaise pis la française (comme identification d'la caste des grands bourgeois qui ronnaient l'pays de contre le monde considéré comme tchipe lébeur, des esclaves d'industrie

y reste pus qu'à câliser par-dessus bord le monde oùsqu'on vit — sinon, çé c'monde-là qui va nous câliser par-dessus bord/

y reste pus qu'à s'crisser du français comme y reste pus qu'à s'crisser d'l'anglais parce que çé ces deux maudites langues-là qui nous ont fourré aussi ben l'une que l'autre — l'héritage qu'y nous laissent pue l'exploitation (en France même, le français a été imposé à une majorité par une minorité de bourgeois d'Paris, des aristocrates qu'y avaient compris qu'la langue pis l'pouvoir ça va comme un gant d'v'lours aux crottés qu'y gouvarnent — Pensez à dernière campagne électorale, au français utilisé par M'sieu Bourassa, y a rien qui change, le monde y est crosé pis l'langage commun sert pour ça/

moué, j'marche pus, j'dis: qu'y mange d'la marde le français, qu'a mange d'la marde c'te sacrée culture qui nous a valu tant d'misères pis tant d'morts pour rien — seul le joual pour moué peut am'ner l'grand Chang'ment, toute le reste çé foqué, ça m'dit pus rien: j'veux pas écrire, j'veux pus écrire des livres qu'le système va récupérer, j'veux pus êt'e un homme qu'le système va récupérer — y a qu'mon langage qui peut m'le parmett'e, j'le prends l'langage, j'le magane pis j'le beautifie, j'le r'vire à l'envers pis j'y défais toutes ses coutures —

moué, j'veux êt'e un homme libre

moué, j'sus contre toutes les gouvarnements

moué, j's'rai toujours contre toutes les gouvarnements parce que çé les gouvernements, peu importe qui çé qu'y sont, qui imposent la culture de leur Pouvoir

QUI FINISSENT PAR DETRUIRE L'HOMME!

6

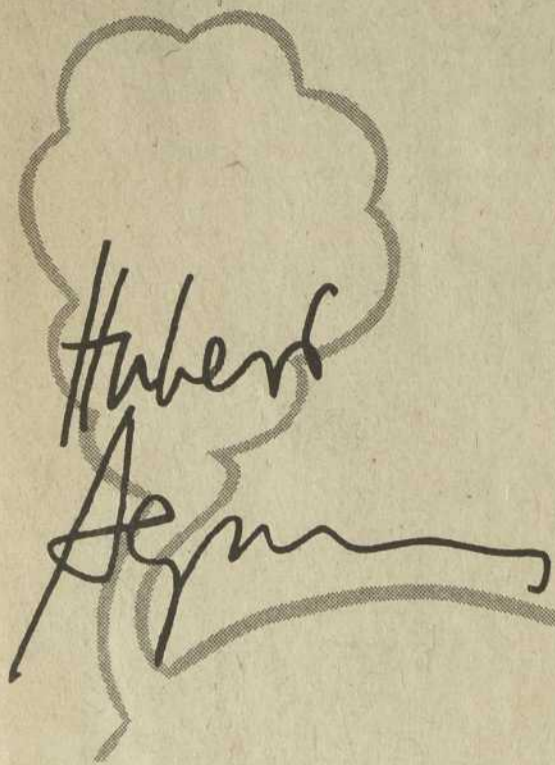
tout débat sus l'joual qui tient pas compte de ça veut rien dire que c'qu'on sait déjà, que c'qu'on vit déjà pis c'qu'on est tannés d'savouère pis d'vivre — y faut inventer un nouvel homme à l'Homme québécois, et pis c't'homme y passe par le joual, not'e prise de possession du langage différenciel, notre grande Bibitte amoureuse, not'e rêve collectif — pour ça, on a pas besoin d'entrer dans l'Histouère — j'dirais même qu'y faut qu'on soye contre-historique (aller de contre l'Histouère plutôt qu'suivre son cours/aller sans Histouère plutôt qu'aller sans nous autres) — le joual: phénomène nous manifestant dans la Grande Québécoiserie Créatrice —

7

le reste, j'm'en sacre

le reste, qu'les autres s'en occupe —



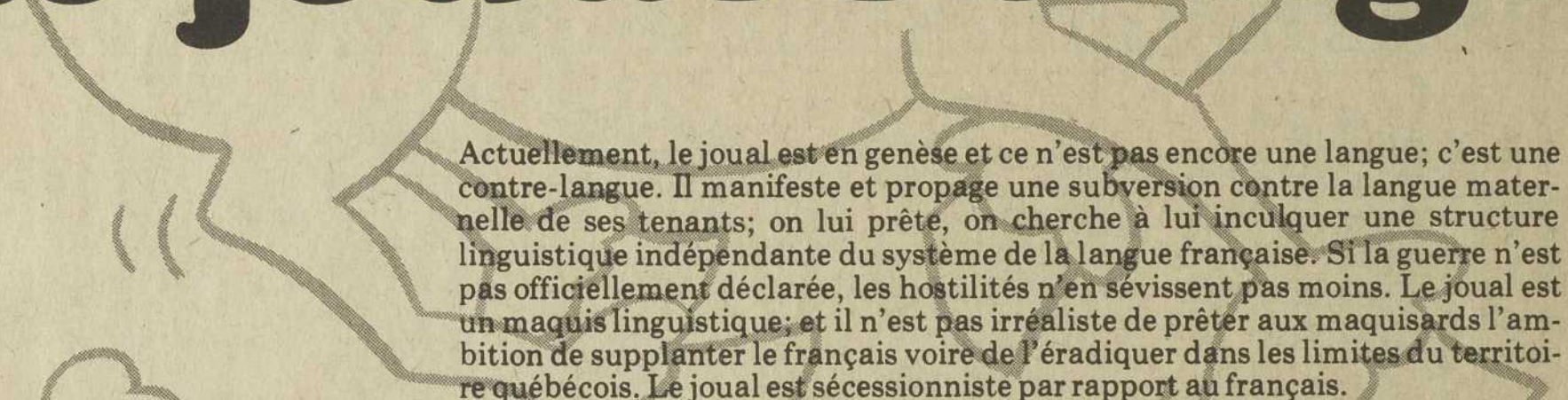


Hubert
Aron

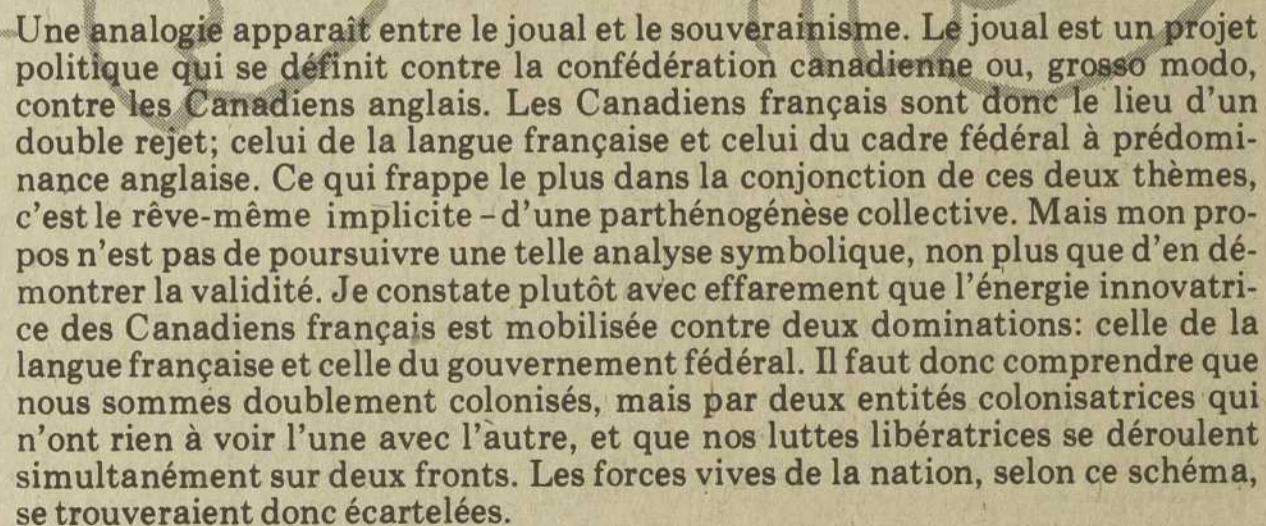
Le joual n'est pas un faux problème, mais c'est un problème usant, stérile et, on le croirait parfois, interminable. Le joual se réfère à l'écart linguistique qui existe entre notre français et celui de France; et dans la mesure où le fond de l'océan Atlantique ne se soulèvera pas pour établir une continuité superficielle entre Gaspé et le Finistère, il me semble évident qu'un certain écart linguistique se perpétuera. L'écart est donc variable en intensité ou en extension, mais permanent dans son substratum.

Si le joual se définissait d'après ce qui sépare notre langue de l'anglais et non d'après ce qui la différencie du français, on serait en droit de penser que la langue joual atteste de plus ou moins grande anglicisation de ceux qui l'emploient. Mais non! Il en va autrement: le joual est, par son origine et dans ses développements, une langue qui s'ébauche contre le français. Si le joual débouche éventuellement et acquiert le statut de langue, il figurera, dans les ouvrages de linguistique, comme un dérivé du français.

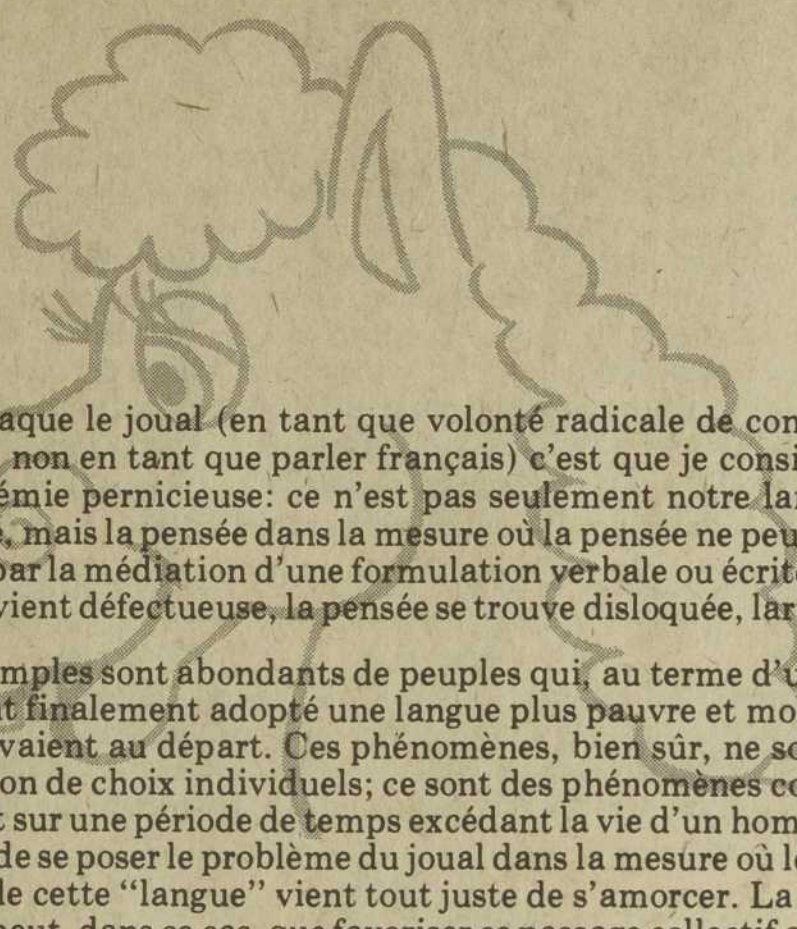
le joual-refuge



Actuellement, le joual est en genèse et ce n'est pas encore une langue; c'est une contre-langue. Il manifeste et propage une subversion contre la langue maternelle de ses tenants; on lui prête, on cherche à lui inculquer une structure linguistique indépendante du système de la langue française. Si la guerre n'est pas officiellement déclarée, les hostilités n'en sévissent pas moins. Le joual est un maquis linguistique; et il n'est pas irréaliste de prêter aux maquisards l'ambition de supplanter le français voire de l'éradiquer dans les limites du territoire québécois. Le joual est sécessionniste par rapport au français.



Une analogie apparaît entre le joual et le souverainisme. Le joual est un projet politique qui se définit contre la confédération canadienne ou, grosso modo, contre les Canadiens anglais. Les Canadiens français sont donc le lieu d'un double rejet; celui de la langue française et celui du cadre fédéral à prédominance anglaise. Ce qui frappe le plus dans la conjonction de ces deux thèmes, c'est le rêve-même implicite - d'une parthénogénèse collective. Mais mon propos n'est pas de poursuivre une telle analyse symbolique, non plus que d'en démontrer la validité. Je constate plutôt avec effarement que l'énergie innovatrice des Canadiens français est mobilisée contre deux dominations: celle de la langue française et celle du gouvernement fédéral. Il faut donc comprendre que nous sommes doublement colonisés, mais par deux entités colonisatrices qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre, et que nos luttes libératrices se déroulent simultanément sur deux fronts. Les forces vives de la nation, selon ce schéma, se trouveraient donc écartelées.



Si j'attaque le joul (en tant que volonté radicale de constituer une nouvelle langue, non en tant que parler français) c'est que je considère le joul comme une anémie pernicieuse: ce n'est pas seulement notre langue qui s'en trouve frappée, mais la pensée dans la mesure où la pensée ne peut accéder à l'existence que par la médiation d'une formulation verbale ou écrite. Quand la formulation devient défectueuse, la pensée se trouve disloquée, larvaire, impuissante.

Les exemples sont abondants de peuples qui, au terme d'une certaine créolisation, ont finalement adopté une langue plus pauvre et moins efficace que celle qu'ils avaient au départ. Ces phénomènes, bien sûr, ne sont pas réductibles à l'addition de choix individuels; ce sont des phénomènes collectifs qui s'accomplissent sur une période de temps excédant la vie d'un homme. Il n'est donc pas inutile de se poser le problème du joul dans la mesure où le processus d'instauration de cette "langue" vient tout juste de s'amorcer. La passivité des individus ne peut, dans ce cas, que favoriser ce passage collectif au joul.



le joul-1-er-eg

Certains me diront que ce passage est déjà fait et qu'il est déjà trop tard; si c'est le cas, il n'y a pas de quoi s'en faire et je suis entièrement d'accord avec l'écart linguistique actuel entre la langue pratiquée au Québec et le français de France. Je n'ai jamais rêvé de supprimer cette distance, ni d'abolir la charge québécoise que véhicule notre français; je me réjouis même que cette distance soit manifeste et que notre identité nationale ait une expression unique, reconnaissable.

Mais si telle est la situation, cela signifierait que le joul n'est qu'une désignation métaphorique du français réalisé par les Québécois; rien ne me dérange dans cette définition du joul. Je sais toutefois que les promoteurs du joul ne l'entendent pas de la même façon; selon eux, le joul constituera une langue distincte du français et de l'anglais, ayant tous les attributs pléniers d'une langue. Dans cette optique — selon Victor-Lévy Beaulieu — les oeuvres écrites en joul devront être traduites pour être distribuées sur le marché français.

Je disais, au début de ce texte, que le joul est une langue qui s'ébauche contre le français. Cela me paraît encore bien fondé; je veux quand même ajouter un autre élément à cette tentative de définition du joul. Le joul, parler français spectaculairement contaminé par l'anglais, constitue aussi une sorte d'immunisation contre l'anglicisation; il manifeste, d'une manière ambiguë, une résistance farouche contre l'anglais. Si paradoxal que cela puisse paraître, le joul est un rempart contre l'anglicisation dans la mesure où il a absorbé le poison de



Le joual ne peut être révolutionnaire que si le Québec reste toujours dans un état colonisé. Car après l'accomplissement de la libération nationale, le joual aurait perdu sa valeur révolutionnaire et ne serait plus qu'une déformation résiduelle de notre parler. On ne fonderait pas une langue sur l'existence forcée d'un régime politique colonisateur; quand le régime en question sera renversé, la langue "combattive" deviendrait un archaïsme contre-révolutionnaire.

H.A.

l'anglais; on imagine difficilement quelqu'un qui glisserait du joual à l'anglais tellement celui qui parle ou écrit joual est fortement labellisé québécois.

L'obsession de l'identité nationale va très loin chez nous, car certains Québécois se croient menacés de désidentification si toutes les composantes de l'identité nationale ne sont pas rigoureusement québécoises; en d'autres termes, ils professent que, pour s'exprimer totalement, une nation doit avoir une langue qui n'appartient qu'à elle, alors qu'en fait un peuple peut s'exprimer de façon bien originale tout en usant, pour ce faire, d'une langue dont il n'a pas l'exclusivité. Une nation peut tout aussi bien être elle-même en parlant une langue internationale, quitte à connoter celle-ci, à l'enrichir et à l'adapter.

A maintes reprises depuis quelques années, j'ai été irrité par la profusion des débats sur la question linguistique au Québec, car ces débats, selon moi, faisaient écran au problème national numéro un: le problème politique. Ces querelles d'Hernani linguistiques cristallisent la conscience collective à des niveaux secondaires. La question linguistique s'est substituée au problème national et la subversion verbale qu'est le joual tient lieu de combat de libération nationale. J'ajoute: la subversion verbale remplace la vraie subversion, mais ne l'appelle pas!

En même temps que nous hésitons à donner un cadre politique autonome à notre groupe, nous accentuons notre identité nationale démesurément au niveau de la parole. A force de vouloir une identité autarcisante qui doive le moins possible à ce qui nous est étranger, les Canadiens français pratiquent une subversion culturelle permanente qui n'est que l'envers d'une colonisation permanente. Le conquis, aussi longtemps qu'il se perçoit comme conquis, est enclin aux diverses modalités de la subversion; c'est un être humilié, contrarié, irritable, ombrageux. Comme il a été spolié et privé de ses droits, il s'octroie, par surcompensation, le droit à l'hésitation politique, le droit à l'indétermination, le droit aux contradictions et le droit à tous les droits. Le colonisé est profondément ambivalent: il hésite, il oscille et se sent coupable de le faire, il freine toujours ce qu'il croit être des impulsions, il redoute de poser des actes regrettables et, de cette façon, se tient toujours sur le seuil de la paralysie. Aux yeux des presque paralysés, seules la violence et la subversion sont de l'action.

Quand j'entends le ministre Gérard Pelletier donner une leçon de francité à monsieur Robert Bourassa, je réalise que ce sont les fédéralistes qui nous encouragent à considérer notre langue comme première, sacrée, prioritaire. La langue française, depuis quelque temps, a commencé de faire l'objet des initiatives de récupération et de revalorisation de la part des Canadiens anglais fédéralistes. Car, ne l'oublions pas, le français (langue seconde officielle) est la marque de commerce du Canada.

Les Canadiens anglais et les fédéralistes ne veulent pas renoncer au français. Cette langue fait partie de leur patrimoine et de l'image globale du Canada. On ne peut quand même pas leur en vouloir d'être fidèles à l'idéologie fédéraliste lorsqu'ils se font les défenseurs du français.

L'empiètement fédéral, dans ce domaine, est proportionnel à la mollesse rétractile du gouvernement québécois. Le Québec fait encore partie de la confédération canadienne: les élections du 29 octobre 1973 ont rappelé ce détail. Il existe une relation de complémentarité de fait entre le Québec et le gouvernement central, même si le Québec s'est révélé un complément revêché du Canada anglais. Le Canadien français se perçoit comme nécessaire au Canadien an-

glais et comme partie intégrante de sa réalité. C'est tout juste si le Québécois ne se mêle pas des affaires du Canadien anglais par réciprocité vindicative, tout comme le Canadien anglais s'imisce dans nos affaires.

Le lien de complémentarité Québec-Canada purifie peut-être le Canadien français de certaines de ses rancunes, mais il emprisonne aussi sa pensée dans une relativité asservissante. D'autre part, comme le gouvernement central se préoccupe, conjointement avec le Québec, de la conservation du français au Québec, le Canadien français est sécurisé: il ne redoute plus la disparition du français, ni son anéantissement au profit de la langue anglaise et le français acquiert, sous cette double protection, un statut de langue protégée.

Parlons maintenant des immigrants. On a des scrupules à forcer les immigrants à inscrire leurs enfants aux écoles françaises, alors que depuis longtemps des centaines et des centaines de milliers de Canadiens français ont été obligés de parler anglais et de vivre en silence tellement ils étaient contraints de ne s'exprimer que dans une langue étrangère. Et ces Canadiens français n'étaient pas immigrants: ils n'avaient pas choisi de s'établir dans un autre pays, ils étaient chez eux et dans leur pays. On a des scrupules à user de coercition légale pour refranciser notre pays, alors que d'autres n'ont éprouvé aucun scrupule à l'angliciser de force! C'est un comble.

Les immigrants constituent le germe le plus vicieux de notre anglicisation. Ce ne sont plus les Anglais qui veulent nous assimiler; ce sont les immigrants qui non seulement veulent être assimilés aux Anglais, mais nous contestent le droit d'assimiler à notre culture et à notre langue qui que ce soit! Ils ne nous résistent pas, ils nous contestent le droit de légiférer sur l'immigration au Québec et, du coup, nous font reculer plus gravement encore que cela n'avait été fait dans notre passé. Et ces immigrants, une fois assimilés, auront vite fait de se transformer en des assimilateurs anglophones.

Les immigrants sont en train de rendre virulente et pourrie la situation linguistique au Québec. Les frictions commençaient de disparaître entre Canadiens anglais et Canadiens français; voilà qu'elles renaissent et se multiplient gravement entre Canadiens français et immigrants parce que ces derniers ignorent avec morgue les droits acquis par les Canadiens français. A la limite, je crois que les immigrants perçoivent les Canadiens français comme des immigrants — ignorant ainsi une histoire qu'ils n'ont d'ailleurs pas apprise — et qu'ils refusent avec agressivité de s'intégrer à un groupe autonome et qui se veut souverain.

En d'autres termes, les immigrants bafouent, par leur attitude, la confédération canadienne, ce qui indique, selon moi, qu'ils sont venus s'établir non pas au Canada (dont ils refusent la réalité), mais dans un pays qui n'est que l'antichambre des Etats-Unis.

Actuellement, les immigrants faussent le jeu confédératif normal autant qu'ils freinent l'accession du Québec à l'indépendance. Ce n'est pas manifester de la xénophobie que de contraindre les immigrants à faire preuve de loyauté politique et de consistance culturelle; c'est plutôt les immigrants qui auraient des comptes à rendre à propos de leur xénophobie, car c'est d'eux que part ce négativisme culturel qui est si destructeur pour la communauté québécoise.

Dans ce contexte, rêver d'instaurer une langue nouvelle — le joual — équivaut à capituler d'avance en nous réfugiant dans une forteresse linguistique inexpugnable et indéchiffrable. ●

Le joual se présente souvent comme la phonétisation laborieuse d'un français délibérément sacrifié. A tout phonétiser, on donne l'illusion de nationaliser le français (qui ne nous a jamais été imposé d'ailleurs) En réalité, on nie l'écriture et le phénomène de l'imprimerie; du coup on écarte d'un revers de la main la connaissance et la pensée Phonétiser tout, c'est faire comme si le lecteur n'était pas conscient de l'arbitraire de l'orthographe d'une langue et des langues en général. C'est faire comme si cela se passait entre analphabètes.

H.A.

le bilinguisme

d'après Fernand Ouellette

► **liberté** 31-32
Mars-avril

LE QUÉBEC

| | |
|-------------------|---|
| André Belleau | Notre langue comme une blessure |
| Fernand Ouellette | La lutte des langues et la dualité du langage |
| Hubert Aquin | Le bilingue |
| André Langevin | Une langue humide |
| Emile Boudreau | De la rue des Anglais aux Métallurgistes-Unis |
| Jacques Godbout | Les mots tuent |

ET LA LUTTE DES LANGUES

POÈMES

SERGE GAVRONSKY LE TEMPS DE LA PLUIE

CRONQUES

Pierre de Grandpré - Thérèse Masson - Pierre Brodin



103

1. Un fait social

"Le bilinguisme implique d'une part une situation indiscutablement sociale, où deux systèmes linguistiques se côtoient dans un même groupe humain: la situation de bilinguisme relèverait d'une analyse sociologique. D'autre part les individus de ce groupe ajustent leurs usages à l'état linguistique existant" (53). Le *bilinguisme* est essentiellement un *fait social*. Le Parisien, qui sait deux langues, n'est pas un bilingue. Quand un savant, comme Penfield, fait l'apologie du bilinguisme en l'étayant sur la multitude et la qualité des neurones, c'est qu'au fond il ne considère le bilinguisme que tel un fait individuel, sous l'angle de la neurophysiologie; ce qui, bien entendu, fausse les données du problème véritable. Le milieu de bilinguisme est une serre qui asphyxie *même les unilingues*. En fait, ce sont des facteurs extra-linguistiques qui déterminent la force ou la faiblesse des langues en lutte et leur situation respective. Dans un milieu de bilinguisme, il n'y a pas de *coexistence*, il n'y a qu'une *agression* continue de la langue du groupe majoritaire. Et c'est principalement à l'échelle des structures socio-économiques que l'érosion est impitoyable. "Il faut bouffer!" La collectivité linguistique, qui économiquement et démographiquement est la plus forte,

(52) Cf. Michel Brunet, *Naissance du bilinguisme*, in *Linguistique*, Cahiers de l'Académie canadienne-française.

(53) A. Tabouret-Keller, *L'acquisition du langage parlé chez un petit enfant en milieu bilingue*, in *Problèmes de psycho-linguistique*, p. 206.

étouffe inexorablement la communauté minoritaire dans une atmosphère de "bonne entente" et de sympathie. Car les "interférences linguistiques" viendront toujours de la langue de la société majoritaire. Alors cette agression continue paralyse la langue du minoritaire. Celui-ci est aliéné de son pouvoir créateur. Il demeure donc sur la défensive, plus préoccupé à se protéger qu'à créer; et peu à peu son comportement linguistique est déterminé par une conception de survivance. Dès

104

lors cette langue n'est plus en expansion naturelle; on l'a emmurée: elle se momifie. C'est une situation de dialectique que l'histoire connaît bien (*). Le linguiste J. Vendryes concluait, dans le cas de deux langues de civilisation, que "Suivant que les relations économiques se développent dans un sens ou dans l'autre de la frontière linguistique, il y aura tendance à déplacer cette dernière du côté où vont les relations. L'intérêt pratique est seul maître en pareil cas, il décide en faveur de l'une des deux langues, lesquelles peuvent d'ailleurs rester longtemps dans une position d'équilibre (54)." Seul le "sentiment patriotique", le "sentiment de la communauté confessionnelle" ou "le sentiment de prestige" peuvent maintenir un certain temps l'équilibre. Autrefois cet équilibre fut d'autant plus facile à conserver, que notre communauté était au stade de la société rurale, donc relativement isolée; mais depuis que le Québec s'industrialise, la langue française doit lutter quotidiennement avec une langue qui la mitraille d'interférences. Que nous enseigne la sociologie? "Le bilinguisme des sujets est fonction de l'intérêt social qu'ils ont à l'emploi de deux langues" (55).

qui doivent s'opposer à la *loi de la moindre dépense d'énergie*. Cependant l'alternance de deux systèmes linguistiques n'y résiste pas longtemps. Les sociologues ont constaté que "la permanence des relations sociales tend à la disparition du bilinguisme au profit d'une unification linguistique", car "si les langues en présence ont des origines et des caractères différents, l'unification linguistique se fait au détriment d'un système de langue qui est appelé à disparaître, sa structure ne pouvant admettre les interférences avec d'autres systèmes sans se détruire elle-même ... Il est plus aisé de faire disparaître une langue que de la modifier" (56) Cette observation du sociologue Georges Granai a pour nous le tranchant d'un couperet. Il ne faut pas s'illusionner, nous du Québec, la situation de bilinguisme est une situation temporaire, transitoire. Les langues qu'on n'utilise plus qu'après 5 h. p.m. sont déjà mortes. (Nous pouvons nous permettre cette extrapolation, sans machine I.B.M.).

le joual : un concept-bidon

Quand je lis Victor-Lévy Beaulieu mon petit gauchisme des dimanches a des hoquets et des ratés. Non parce qu'il s'agit de lui personnellement, mais parce que la position délibérément provocatrice qu'il choisit d'adopter cristallise, et rend cohérente pour la première fois, une idée très répandue mais très diffuse. Cette idée, qui me paraît insoutenable, voudrait que le joual possédât en lui-même une grande force subversive. S'il en était ainsi, notre peuple aurait été, depuis fort longtemps, conduit sur les barricades sous la houlette de Ti-Zoune, Manda, Cré Basile et Symphorien. Il est vrai qu'en tant que femme, je n'ai jamais eu le privilège d'inaugurer la révolution culturelle dans les tavernes: il y aura donc vraisemblablement de ces subtilités qui m'échapperont toujours. . .

Une autre de ces idées insoutenables pour moi, c'est la notion de *français-langue-bourgeoise*. Je sais, bien sûr comme le monde, qu'il existe un français-en-cul-de-poule qui se parle encore dans quelques réserves mondaines comme les cocktails de l'Alliance française. Mais depuis que la vapeur du snobisme a été renversée et qu'il est désormais beaucoup plus "in" de sacrer entre bourgeois et d'aller s'encailler après le théâtre de Tremblay (tel les riches héros de Jean Basile allant manger des "hot-dogs" sur la "Main"), ce français-là perd lui-même des plumes chaque jour. A Paris-même, M. François Billetdoux, l'auteur de ces dames, n'annonce-t-il pas qu'il se prépare à écrire sa prochaine pièce en joual?

Le français qui m'intéresse ici, c'est le français, langue maternelle des francophones. Nos mères françaises, belges, suisses ou québécoises, n'ont pas toutes eu le même visage ni la même élocution, ni le même choix de vocabulaire. Mais enfin, nous avons tous eu une mère parlant français, ce qui suffit pleinement à fonder la démocratisation absolue de la notion de langue maternelle. Certains, curieusement estiment cette réalité honteuse.

Une langue maternelle est un outil qui peut demeurer primaire et d'usage limité, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne puisse pas recéler une grande charge d'émotion ou d'intensité dramatique, ni surtout qu'elle ne puisse pas inaugurer une prise de parole libératrice. C'est ce qui se produit, et d'autres le signalent dans ce numéro, lorsqu'un écrivain de grand talent réussit à faire coïncider le climat carcéral d'une situation socio-économique oppres-

sive avec l'économie d'une langue soumise au même type d'oppression.

Mais si nul ne songe à contester la légitimité d'une manifestation d'handicapés défilant dans la rue, presque tout le monde préférerait de beaucoup voir circuler tous ces gens sur leurs deux pattes, la manifestation dût-elle, pour cela, perdre complètement sa raison d'être. C'est pourquoi un authentique projet de libération québécoise ne saurait être rédigé en joual. Car le joual reste la langue du cri ou de l'impropre, non celui de l'analyse. La preuve c'est qu'il filtre dans celui de Victor-Lévy, dès qu'il passe de la profession de foi à la démonstration, de ces incongruités toutes françaises: "mouvement langagier de Parti Pris" . . . "prisme irradiant toutes sortes de lumières" . . . "toutes des oeuvres qui, à des niveaux différents, marquent une prise de possession" etc . . . Chassez donc le naturel, il revient au galop: on ne demeure pas impunément l'un des plus étonnants prestidigitateurs du verbe qu'ait produit le roman québécois actuel.

Car le joual reste un handicap de colonisé. Une fois exprimée au maximum cette situation d'aliénation, son rôle de décapant de la conscience collective devrait normalement s'achever-là. Vouloir le faire perdurer au-delà de ce constat dramatique, c'est rejoindre le masochisme de l'infirme brandissant sa béquille pour humilier l'uniformité monotone des bien portants. C'est prétendre figoler une broderie avec la grosse alène du cordonnier. Car décrire notre société en mutation et les instruments dont il faudra la doter pour en faire un pays, exigera un outil fin, mobile, aux infinies ressources. Car Dieu veuille (même si le genre me séduit assez pour le moment) que nous ne passions pas encore une décennie à ruminer alternativement les imprécations de Marie-Lou et les analyses sociales d'Yvon Deschamps.

Là où le bât blesse, dans le manifeste de Victor-Lévy Beaulieu, c'est lorsque, du concept éminemment démocratique de *langue maternelle*, il fait soudainement surgir celui de *langue bourgeoise*. Du fait que, durant des siècles d'éducation élitiste, quelques privilégiés seulement aient pu revendiquer le droit à la loi des participes et aux fables de La Fontaine, il conclut que cette langue française rodée par les bourgeois a opprimé notre peuple tout autant que l'anglais. Pourtant, à ce que je sache, les ouvriers de la Manic ne se sont pas sentis opprimés lorsque, du haut en bas

des cadres de l'Hydro-Québec, on s'est mis à leur restituer un héritage auquel ils avaient pleinement droit: celui de nommer fièrement les pièces de leur ouvrage des beaux noms libérés qui sonnaient "blondin, coulis, plat-bord d'accès, gueulards de broyage, trémie à tablier, talutage du batardeau. . ."

Certes pendant des générations, seuls certains enfants privilégiés ramenaient chez eux le soir dans leur cartable d'écolier la petite feuille violette de "vocabulaire français" qui leur permettait de nommer, au fur et à mesure, dans leur langue d'origine rurale, les nouvelles réalités de la Cité, ce qui leur évitait d'avoir à "switcher à l'anglais" pour ce faire. Ce privilège, les Québécois avaient pourtant décidé de l'abolir lors de la création du Ministère de l'Éducation. Désormais, tout le monde pourrait avoir droit à une langue maternelle intégrale: participes passés des verbes pronominaux, fables de LaFontaine, et talutages de batardeau en sus!

Or je me souviens d'une assemblée scolaire où une mère de milieu défavorisé exprimait ainsi sa déception devant le contenu d'un cours de français devenu joualissant: "Dans le temps des collèges on servait du bifteck aux enfants riches; aujourd'hui où l'école est pour tout le monde, on nous sert du "baloney".

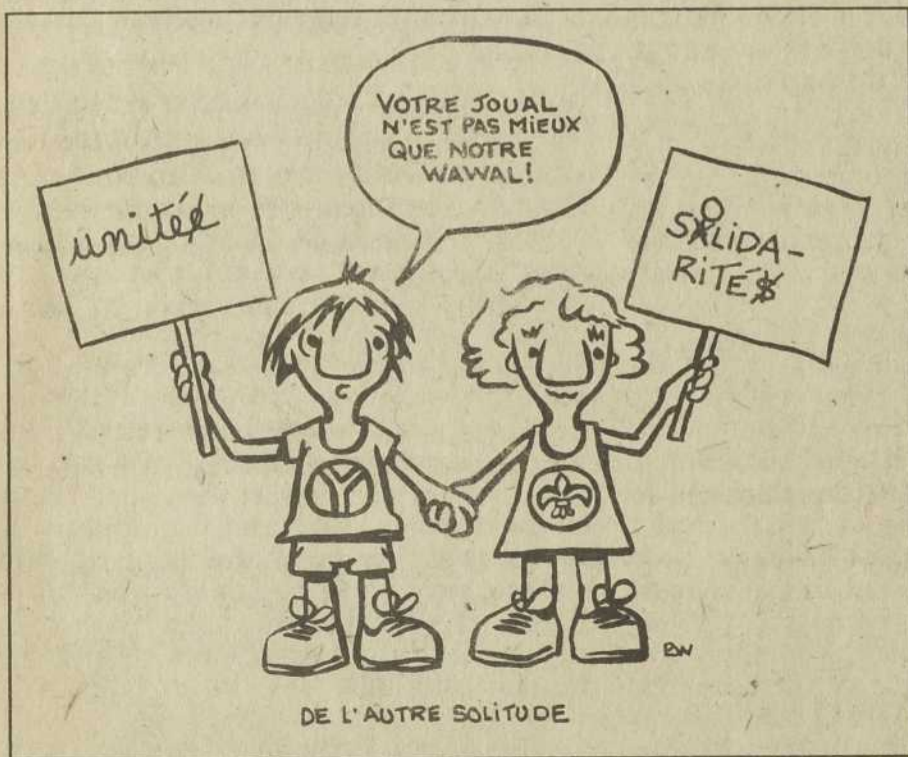
De cette réaction sévère et critique, j'augure donc que les Québécois opteront, avec la santé qui les caractérise, pour l'enrichissement de leur langue maternelle et le plein épanouissement de leur culture d'origine.

Ainsi peut-être, dans quelques années, verrons-nous poindre une génération de femmes qui saura lire et comprendre les contrats filandreux des vendeurs ambulants de batteries de cuisine ou d'aspirateurs. Une génération de travailleurs assez grammairiens pour ne pas se laisser "enfiouaper" en signant leur convention collective. Une génération de militants qui posséderont un outil linguistique droit, brillant et incisif comme un bistouri, pour faire au jour le jour l'analyse critique des étapes de notre libération. Alors nous pourrions ranger dans notre bibliothèque les ouvrages en joual qu'écrira demain Victor-Lévy Beaulieu. Auprès des romans d'argot d'Albertine Sarrazin: parmi les fulgurantes évocations de prison et d'oppression coloniale.

Hélène Pelletier-Baillargeon

réticences d'un cheval ordinaire

par Fernand Dumont



Où il est suggéré de ne point se cacher dans l'écurie parce qu'on a peur du boss ou de Bossuet

On me pardonnera si je fais part en français *plate* des réflexions que m'inspire l'article de Victor-Lévy Beaulieu. Je ne suis pas sûr d'être un écrivain. De sorte que je ne m'inquiète pas trop de savoir si je parle comme Jos Violon, Paul Valéry ou le commis de chez Steinberg. Même mon joul n'est pas pur. Je l'ai appris en ville, là où le joul s'est gâté comme nous l'explique M. Beaulieu. Mes parents travaillaient à la Dominion Textile et n'eurent pas le loisir d'étudier les *Archives de folklore* avant ma naissance. Faute de mieux, je parle comme tout le monde.

Même si mon joul n'est pas digne du *Dictionnaire de la langue chevaline* qu'une éventuelle académie québécoise ne manquera pas de publier à l'usage des écrivains de demain, je ne suis pas opposé à cet idiome. Je ne méprise pas plus la langue de mes pères que leur religion. A mes jours de grande joie ou de profonde amertume, j'en retrouve spontanément les accents. J'admets même que l'on puisse tirer du joul des oeuvres de littérature. Encore que je ne voudrais pas que l'on mêlât, sans autre examen, la faculté de dire avec celle d'enfourcher telle ou telle monture. On n'imagine pas Rabelais ou Montaigne autrement que dans leur débat avec un français encore en genèse; mais il serait vain, pour le moins, de vouloir écrire aujourd'hui comme eux. A chaque époque, un travailleur de l'écriture se coetaille avec la langue de son temps. Sans quoi il fabrique du vieux, à l'exemple des manufacturiers qui font de l'antique. Façon pour le moins paradoxale de faire une révolution! Dresser un bahut de ma grand-mère devant le complexe G ou le Reine-Elizabeth, est-ce bien la meilleure manière de "r'tourner le langage contre eux autres"?

C'est vrai que le joul tient à nos sentiments les plus spontanés, qu'il colle davantage à la condition de notre peuple que le français international; en utilisant ce dernier nous avons toujours l'impression de parler à distance de nous-mêmes. Mais faut-il voir, pour autant, dans le joul notre authentique parole? M. Beaulieu nous fournit lui-même des raisons d'en douter.

Il distingue un bon et un mauvais joul: nous ne pourrions donc pas, comme pour le français international, parler joul sans soucis de purisme. Dans ce langage-là aussi, il y aurait place pour des "ne dites pas mais dites" ?... "Le

joual montréalais, souligne M. Beaulieu, a fini par se substituer toute à faite au joual inventif de Fréchette". Alors, le joual — l'authentique s'entend - ne serait pas aussi *naturel* aux Québécois qu'on nous le dit pour l'opposer au français international. Faudra-t-il rejoualiser comme hier on refrancisait? Le joual montréalais est un animal qui mérite mieux que la Société protectrice des animaux. De toute manière, ça fait pas mal de jouaux qui ne parlent pas le vrai joual, comme dirait Jos Violon. Surtout si on ajoute à ceux de Montréal ceux de Valleyfield, de Saint-Lambert, de Laval (la ville, et l'Université tant qu'à y être), de Trois-Rivières, de Sept-Iles et autres lieux. C'est mettre beaucoup de monde de côté.

Le vrai joual ne se trouve plus que dans de rares coins de campagne et dans les oeuvres de Louis Fréchette. En revenons-nous, par un détour paradoxal, aux idéologies rurales du XIXe siècle où, par peur de la ville et des anglais, on exaltait la pureté morale des habitants et prônait le retour à la terre?

Je crains que le besoin exaspéré d'identité (légitime, est-il besoin de le dire?) nous amène, pour la langue comme pour le reste, à consacrer notre condition de prolétaires et de dépossédés en Amérique. Nous mettre à l'écart, bien au chaud, dans l'isolement où on nous a acculés, n'est-ce point consacrer notre esclavage? N'avons-nous pas à conquérir le français comme nous devons rapatrier notre autonomie politique et notre pouvoir économique?

M. Beaulieu veut "retourner le langage contre les establishments". Le langage de qui? Des romanciers? Mais tout le monde n'écrit pas des romans. "Ecrire était un privilège de classe", dit M. Beaulieu; il a parfaitement raison, sauf de mettre le verbe au passé. Ecrire en joual et vendre ses livres est un privilège, pendant que les employés de la Confederation Fixture négocient leur convention collective en anglais et sacrent seulement pour le bénéfice de leur entourage.

J'en arrive ainsi à la plus odieuse de mes réticences. Je crains que toutes ces apologies du joual ne traduisent, à la fin, que l'angoisse de l'écrivain québécois.

Angoisse bien compréhensible. Ecrire, ici, au Québec, ce n'est pas seulement se demander pour qui on écrit mais à partir de qui. On finit par avoir l'impression de parler d'un autre monde. Ayant appris péniblement le français des autres, on se demande si on n'a pas mis pour rien ses habits du dimanche. Comme nos pères mettaient leur cravate pour aller voter pour Duplessis. Aussi est-on tenté, pour se rassurer, de parler le langage des pauvres afin

de se confirmer dans une sorte de légitimité. Je ne prétends pas que M. Beaulieu éprouve un malaise de cette espèce. En tout cas, un écrivain doit avoir le courage de ne pas dissimuler sa machine à écrire. Pas plus que mon père, revenant le dimanche après avoir pelleté du charbon toute la sainte journée, ne nous cachait ses mains noires.

Il faut que je termine, car j'en ai assez moi aussi de ces chevaux à qui les uns veulent hausser les pattes et d'autres les couper. J'en ai surtout plein la crinière des deux options qui me sont proposées.

M. Beaulieu m'invite à revenir au joual au nom de mon identité. Invoquant le français international, d'autres me corrigent quand je confond l'annuaire et le bottin du téléphone. Je veux bien admirer ces divers scrupules de chevaliers locaux ou internationaux. Mais ces grands dilemmes ne m'avancent guère. S'abriter derrière Louis Fréchette ou se faire agréer à Paris, rester chez nous ou partir: ceux qui ont fréquenté les collèges québécois depuis des générations ont gaspillé leur adolescence et la suite, beaucoup de romans et de poèmes, pour approfondir de dilemme d'enfants d'écoles. Pendant toutes ces années, ceux qui parlaient joual le parlèrent plus encore au service des boss qui parlaient anglais. Les pauvres, en cette affaire, ont perdu leur pouvoir de parler comme ils ont perdu le pouvoir de décider de leur vie et de leur pays.

Un jour, si on ne comprend plus le joual, s'il devient oiseux de discuter d'annuaire ou de bottin, tous les cultivateurs cultivés pourront toujours envoyer leurs enfants (s'ils en ont encore) à l'école anglaise. Ils y retrouveront ceux du boss. Ne resteront plus que les québécois sans écriture pour parler un langage que personne n'entendra plus, que les écrivains ne feront même plus semblant de transcrire ou de corriger. Alors peut-être, quelqu'un à qui le Conseil des Arts aura payé le voyage prendra la relève pour aller pleurer à Paris sur la mort du langage. Les Québécois seront ensevelis dans leur folklore. M. Beaulieu dormira dans l'histoire de la littérature. De belles funérailles. On en parlera même chez les structuralistes. M. Philippe Sollers, qui fabrique dans le nouveau roman parce qu'il en a contre sa grand-mère bourgeoise du XVIIe arrondissement, nous écrira une épitaphe condescendante dans la revue *Tel quel*.

Décidément, je préfère écrire comme tout le monde. Et marcher à pied dans le grand vent des Amériques. Comme mon père, ma mère, ma soeur et mon oncle Aristide portaient naguère leur boîte à lunch dans les matins froids de février vers la grande usine du silence. ●

du joual quotidien au québec français

par Jacques Grand'Maison

ou
un rôle
politique
méconnu



Une continuité historique

Nous avons la mémoire courte. Le problème politique de la langue chez nous n'est pas d'aujourd'hui. Il a été au centre des contentieux de notre peuple. Celui-ci, en deçà ou au-delà de ses impuissances et de ses solitudes, a bien vu le danger, même s'il s'est laissé aller à de graves démissions. Mais ne cédon pas à des procès faciles. Imaginons une France entourée de deux milliards d'Allemands. Voilà la disproportion qui n'a cessé de grandir d'un recensement à l'autre. On a la langue de sa situation. C'est une évidence pour nous et pour bien d'autres. Comment nommer un environnement qu'on ne possède pas? Le langage d'emprunt chez les colonisés est bien connu.

Mouillé dans les grandes eaux de l'*american way of life*, notre esquif français y prend senteur et couleur, heurts et malheurs. Il traîne ces relents de port en port. Je dis bien "relents" parce que nos aliénations nous font retenir souvent ce qu'il y a de plus débilant ou résiduel dans cette identification nord-américaine. Presqu'amérique est un euphémisme pernicieux. Je n'arrive pas à chanter l'Amérique qui m'habite. Vous voyez ça l'esclave qui s'ennoblit de la puissance de son maître. Triste sort de la dépossession totale.

Mon verbe se fait politique dès qu'il devient critique de lui-même. Celui de mes pères avait aussi ce drôle de petit sens, même quand il se voulait gardien d'une foi, seule bouée d'identité sur cet infini désespérant de la mer anglo-saxonne. Le vieux nationalisme religieux, après toutes les décantations critiques, a eu au moins le mérite de maintenir vive une certaine instance politique qui vaut bien la velléité de souveraineté culturelle serinée par des politiciens maîtres-chanteurs. Je comprends les timidités de mes ascendants. Mais je rage devant les lâchetés de ces maquignons qui troquent l'échéance peut-être décisive de notre petite nation têtue contre leurs mesquins intérêts de roitelets-nègres. Ils savent si bien manipuler les peurs qui affligent le peuple d'ici. Les patiences d'hier s'entendaient. Aujourd'hui, elles deviennent démissions sans un vigoureux projet d'indépendance.

Voici que la récente politique linguistique du vieux pouvoir toujours en selle veut nous convaincre de la vertu des accommodements administratifs. Le processus dilatoire est trop évident. On veut remettre à la prochaine génération une décision politique qui fera figure de bombe à retardement dans un désert de l'impossible. Dérive tragique d'une responsabilité politique possible vers une éventuelle explosion aussi violente que désespérée. Jamais la trahison n'a paru aussi évidente. Les technocrates de service savent jongler avec les chiffres pour vanter leurs mini-solutions comptables, et pourfendre les prophètes qui brandissent le spectre de la mort d'une nation. Un ministère nous parle de règlements et de correctifs, alors qu'il y va de l'âme d'un peuple, arrivé au seuil du non-retour. **Les forces jeunes et vives d'ici ne peuvent se contenter de freiner la descente. Ont-elles tort de poser hic et nunc l'alternative cruciale de l'assimilation ou de l'indépendance? Voilà ce que de vieilles élites tentent de dissimuler derrière des marchandages qui ont trop duré.**

Mais ce débat politique est-il le seul à tenir dans les conjonctures? Comment interpréter les complicités d'une forte masse de citoyens, qui, elle aussi, veut reporter de telles échéances à des lendemains impossibles? Je crois qu'il faut atteindre des paliers plus profonds de notre existence collective pour comprendre notre crise de la langue. Au premier chef, je retiens le divorce entre le privé et le public, qui contribue à reposer l'enjeu culturel de la démarche économique-politique, le problème des classes sociales dans la libération nationale. Voyons les choses de plus près.

Du patois au joul

Le joul pour les rapports quotidiens et le français pour l'école et les communications officielles? Nous avons longtemps connu cet écart entre la langue parlée et la langue écrite. Nos leçons de grammaire ne résistaient pas à l'expression spontanée de la vie courante. Evidemment certains folkloristes et littérateurs ont défendu hier le patois québécois. Mais personne ne prenait au sérieux de telles revendications, d'autant plus qu'elles coïncidaient avec le mythe de retour à la terre, à rebours d'industrialisation et d'urbanisation. Au fait, comment ne pas comprendre ce particularisme rural, seul patrimoine restant dans une société où villes et usines ne nous appartenaient pas? L'économie industrielle comme la culture urbaine relevaient d'un autre monde que le nôtre.

Mais attention, il y a loin entre l'idiome paysan et le joul montréalais. Le premier qualifiait une identité, le second une aliénation. L'original Grignon ravivait un souvenir toujours vivant, alors que le frère Untel pointait le dédoublement de notre personnalité et de notre culture. Certains sociologues ont disputé de nos traits paysans ou urbains. Les uns nous disaient de mentalité rurale; les autres soutenaient que les villes avaient davantage façonné notre image collective. Ce débat superficiel vite écarté, il a bien fallu reconnaître que les vrais clivages étaient ailleurs. Une sous-culture prolétaire prenait le relais du patois pour le défigurer, l'angliciser et le vider de sa propre sève culturelle. Peu à peu le joul a gagné l'arrière-pays, malgré toutes les campagnes du bon parler français, malgré même la langue de l'école, des journaux et des discours officiels.

Par ailleurs, l'auto-défense contre l'envahissement de l'anglais masquait ce divorce du langage parlé et de la langue académique. Notre société parallèle devenait aussi une société à deux étages. **En haut la rhétorique creuse des élites, en bas le patois déstructuré du peuple.** Ces deux aliénations se renforçaient. Disons qu'à ras de quotidienneté, la plupart des nôtres enfourchaient spontanément le joul. Il ne restait pour la langue officielle que le statut d'un rite décroché qui maintenait nos fictions académiques, juridiques et politiques. La culture, c'était celle de la France ou bien celle des anglo-saxons. Nos lettrés, malgré tous leurs idéaux nationalistes, avaient l'esprit tourné vers la mère patrie de là-bas. Curés et politiciens, bien sûr, savaient "parler au peuple". Mais leurs discours et sermons venaient surtout combler le vide d'un langage quotidien sans prise sur l'environnement.

Le joul ne se prêtait pas à la critique transformante du milieu, encore moins des grandes institutions téléguidées de Rome, Londres, Ottawa ou Washington. Tout était succursale chez nous, même le parlement et les cathédrales. Les langages officiels empruntés ont pu convaincre parce qu'ils bénéficiaient de l'absence d'une parole vraiment autonome et articulée chez les masses québécoises. Le privé était aussi aliéné que le public, de même le langage quotidien tout autant que le discours officiel. Mais cette double parole nous offrait l'illusion de croire que le

français reconnu exprimait un certain statut politique autonome et nous branchait sur la vraie culture... qui n'était pas d'ici. Quant au joul, il ne servait qu'à la communication domestique. Il n'avait rien de culturel ou de politique.

Comme la sacure, cette parlure tout au plus permettait au porteur d'eau de crier ses rages et ses impuissances. Contrairement au vieux patois, elle ne savait même pas dire la nature, l'amour, l'amitié, la paternité, bref la vie familière. A la limite, le quotidien n'avait pas de langage consistant. Deschamps et Tremblay sont aujourd'hui l'écho de cette profonde déstructuration de la culture première. Une vie privée qui n'a pas de langue ne peut déboucher sur une politique démocratique. Le discours public n'a alors pas de vis-à-vis critique. Taschereau et Duplessis ont le chemin libre pour assurer leur pouvoir absolu. D'ailleurs Mgr Bourget et ses successeurs avaient bien tracé le chemin. **Fait à noter, le don oratoire est l'outil principal de ces pouvoirs. Un peuple aussi muet cherchait à meubler son silence privé par ces paroles publiques qui n'avaient pas de concurrence.** Le divorce se transmuait donc dans le monolithisme de l'autorité et de la pensée officielles. Une parole unique pour exprimer l'unanimité. Mais c'était une unanimité de soumission, de procuration, de silence, de négation de soi, d'ignorance. "Ce que le peuple ne sait pas, ça ne lui fait pas mal", disait Duplessis. Les jeux se faisaient au-dessus de lui. Il ne pouvait ni les savoir, encore moins les dire.

Ainsi le joul n'avait aucun contenu parce qu'on lui avait retiré tout ce qu'il aurait pu le désaliéner: la culture, la politique, l'économie. Celles-ci se déployaient à ce deuxième étage inaccessible de l'aire publique colonisée où les pouvoirs étrangers et autochtones négociaient leurs propres intérêts. Les cris de la cuisine ou de la taverne ne servaient qu'aux luttes domestiques du peuple "privatisé". Le joul ne faisait que briser une trame de silence qui habitait les relations entre époux, entre jeunes et adultes, entre compagnons de travail.

Rôle politique du joul

Il y avait quand même une brèche. C'était la force chaotique et violente du joul qui véhiculait depuis longtemps une colère rentrée et une dignité retenue. Ce silence du mâle québécois à la maison, à l'usine, à l'église, à l'école cachait une humiliation explosive. De temps en temps le joul prenait l'épouvante. Il piaffait d'impatience. Il maintenait un minimum d'instance critique. Mais il éclatait davantage à la taverne que dans le syndicat d'affaires.

Voici que des mouvements populaires vont permettre une première expression des sans voix. On oublie souvent ces phénomènes de la base quand on analyse des changements historiques. Par exemple, la fin de la chrétienté et du duplessisme, l'avènement de la révolution tranquille sont rattachés à des figures de proue: Borduas, Charbonneau et Asbestos, équipe de Cité libre, abbés Dion et O'Neill, Frère Untel, et surtout l'affirmation de nouvel-

du joul quotidien

les élites. Mais bien peu ont su reconnaître dans les milieux populaires des années 50 des montées de conscience, des expériences collectives qui marquaient une nouvelle dynamique collective. Ces humbles expériences n'avaient pas accès aux canaux publics.

Le joul ne s'écrivait pas à ce moment-là. Mais il commençait à s'affirmer, à nommer ses aliénations, bien avant Parti pris ou "l'équipe du tonnerre". Bien sûr un certain déblocage politique et une démocratisation des institutions scolaires, syndicales ou autres favorisaient cette première libération de la parole du peuple. Les classes populaires et les étudiants se mirent à parler, à contester. Leur parole a porté du moins pendant un certain temps, avant le ressac des vieux bouvoirs qui ont refait surface aujourd'hui. Dans la foulée de cette première libération, le joul a été dédouané et plébiscité dans la chanson, le roman, le cinéma et le théâtre québécois. Il a acquis une certaine valeur culturelle et politique.

Les successeurs du bon parler français y ont vu une terrible dérive. D'où leurs plaidoyers pour le français international. Imaginez! Si un tel mouvement continue, ils seront coupés de la France qui leur envoie la vraie culture! Mais le peuple s'en balance. Il a pris la parole pour la première fois. Le joul se "déprivatise". Il débouche sur une politique d'indépendance. Comment être international, si on n'est même pas "national". **Entre le joul privé et le français international, il y avait un fossé immense.** Plus ou moins inconsciemment plusieurs ont vécu cette phase du joul contestataire comme une sorte de chaos révolutionnaire. Les grands bouleversements historiques ont toujours été accompagnés de mouvements sauvages. Chez nous la libération publique du joul rencontre cette constante de l'histoire. **De Tremblay ou de Deschamps à la bataille linguistique il y a une continuité déconcertante, mais plus politique qu'on ne le pense.**

Bien sûr, l'idéalisation du joul comporte d'énormes dangers. On ne peut éterniser un parler aussi destructuré qui ne saurait enrichir le discours culturel et politique du peuple, ni donner consistance à un quotidien privé déjà si peu cohérent. Mais il y a ici une des seules dynamiques à la portée de la masse québécoise. D'autres expériences, ailleurs, rencontrent les nôtres. Ainsi Paulo Freire a réussi un travail culturel et politique extraordinaire par une stratégie simple et intelligente de libération de la langue populaire. Avec leur argot, des prolétaires ont nommé, interprété, critiqué, partagé et transformé leur situation. Toute dynamique collective de la parole est inséparable d'une critique, d'une solidarité et d'une action communes. Or n'est-ce pas ce qui se passe dans les zones grises de Montréal comme dans l'Est du Québec, dans les nombreux mouvements de base et chez les étudiants, bref dans notre petite révolution culturelle et sociale récente?

Une certaine critique n'a rien compris du rôle politique du joul. Celui-ci était un passage obligé pour une implication du peuple qui ne pouvait accéder à une conscience et à une action collective en faisant l'économie d'un instrument aussi privilégié que sa langue parlée. Evidemment nous ne sommes qu'au début du processus. Les

vieux comportements politiques aliénés ont la vie dure. On l'a vu dans les dernières campagnes électorales. Mais une libération incoercible a pris corps.

Ici il faut démystifier des censeurs qui ne voient qu'abêtissement et aliénation dans le joul. Celui-ci ne serait pas digne de la lutte pour un Québec français. Commençons donc par acquérir une langue véritable. Des linguistes font le jeu ici de la petite bourgeoisie assimilée et des maîtres étrangers qui se servent facilement de cet argument pour reporter des décisions démocratiques vigoureuses. **On ne saurait attendre que la majorité soit capable d'une langue écrite pure. Dès maintenant il faut aller au bout de la dynamique collective de la langue parlée par le peuple.** La tradition orale, toute fragile soit-elle, a des dynamismes cachés que certaines stratégies récentes ont fait ressortir. C'est elle seule qui peut déprivatiser un peuple tenu à l'écart des grandes institutions. Il y a des forces vives dans cette parlure chaotique et sauvage. Des forces nécessaires à une action politique largement diffusée. Celle-ci à son tour donnera la cohérence favorable à la maturation d'une langue mieux structurée. Nous ne politiserons jamais notre peuple par des langages d'emprunt. Toute notre histoire en témoigne.

Un académisme et un technocratie éteignoirs

L'opération grammaire ne sera guère plus efficace. Un exemple extrême m'en convainc. J'ai étudié la grammaire anglaise pendant dix ans à l'école. Au bout du compte je ne pouvais dire trois phrases d'affilée, encore moins tenir une conversation. Une courte expérience de langue parlée dans un milieu anglo-saxon m'a donné de tout autres résultats. Les premières dynamiques vitales sont donc dans cette aire d'expérience. On a longtemps parlé une langue avant de constituer une grammaire. Celle-ci, d'ailleurs, ne fait qu'exprimer les cohérences nouées par une longue expérience originale de communication dans une communauté historique. Or, chez nous, on commence à découvrir des virtualités cachées dans la parlure des nôtres, des cohérences et des dynamismes inconnus. Il s'agit, certes, de bien timides points d'appui à côté des terribles trous d'aliénation! D'où l'importance de relier un joul quotidien aussi menacé à un projet politique audacieux. Cette opération permettra des transmutations linguistiques plus consistantes et mieux finalisées, et une possession de notre propre environnement que nous pourrions nommer d'une façon plus judicieuse et confiante.

Il serait dommage que cette dynamique soit soumise à **des réflexes d'académie française.** Celle-ci vient de refuser le terme "créativité" parce que les vieux académiciens aristocrates y voient le résumé de toutes les hérésies du vingtième siècle. Résultat: je trouve deux fois plus de mots dans le petit Webster anglais que dans le petit Robert français. Les Allemands aussi ont su rendre leur langue très vivante en osant une constante créativité linguistique. Je me demande si les rigidités françaises ne pourraient pas être vaincues par un plus libre déploie-

ment des particularismes de la francophonie. Nous vivons sur des gloires passées où le français international servait de mètre diplomatique. Le français est devenu de moins en moins une langue politique. Et ses académiciens de partout y sont pour quelque chose. Cette scolastique véhicule une rationalité pure, sans mains, sans vitalité, sans force de renouvellement. Dans un monde de changement précipité, un tel académisme est désastreux. Le bel esprit logique indéniable du génie français s'est tellement centré sur lui-même qu'il a perdu les gratuités fécondes de l'histoire et les spontanéités créatrices de la vie.

Il y a donc une intuition assez juste dans ce retour à une langue parlée plus libre, plus expressive, non seulement dans la vie privée, mais aussi dans les grands circuits collectifs. L'impératif est d'autant plus fort que les langages formels, bureaucratiques et technocratiques étouffent souvent les lieux naturels de l'expression communautaire, de la communication quotidienne et des débats politiques. Pour une politique des hommes qui domine une administration des choses, il faut une langue vivante, autonome, intelligente et dynamique pour se soumettre les langages administratifs et électroniques. Le "medium est le message". Quel désastre cela amène si la langue vivante cesse d'être le principal medium, surtout dans un cadre politique où des pouvoirs autarciques peuvent exercer une domination anonyme grâce à ces media électroniques. Nous ne boudons pas les progrès de la science. Mais nous savons les culs-de-sac d'une technologie consacrée aveuglément à des intérêts incontrôlables et aliénants chez les masses manipulées et asservies.

Voilà des dimensions inaperçues dans le débat actuel autour de l'avenir de la langue française au sein de notre société et de la civilisation actuelle. Qu'on nous comprenne bien, **il n'est aucunement question de faire l'apologie du joutil.** Il y a tant à faire pour le transmuier, le libérer. Mais nous n'y parviendrons pas en niant notre parlure particulière, première rampe de lancement de notre libération collective. Rappelons-nous que la première aliénation populaire, c'est celle qui force une masse de citoyens à emprunter un langage étranger dès qu'ils sortent de leur vie privée, dès qu'ils expriment collectivement leur situation commune.

La trahison libérale

Certains exemples sont gros de tout un contexte politique. Dans ma petite ville, au moment de la fameuse opération 55 qui se voulait une offensive de démocratisation, j'ai noté ce fait révélateur. Nous étions rassemblés dans une immense salle. Des parents de toutes les couches sociales étaient présents. Une bourgeoise du milieu était présidente d'assemblée. Voici ses premières remarques: "*nous allons entendre l'opinion de ceux qui ont quelque chose de valable à dire à la suite des informations que monsieur le ministre Gérin Lajoie va nous donner. J'espère que ceux qui ne savent pas s'exprimer correctement et décemment auront la pudeur de se taire*". Cette grande dame alléguait l'aristocratie de la belle langue fran-

çaise. Celle-ci servait la cause de l'étiquette et du privilège bourgeois pour rendre le peuple muet une fois de plus. Elle n'a pas réussi son tour de passe-passe. Heureusement. Mais elle symbolisait ce qui allait se passer sous le nouveau signe de la bourgeoisie libérale dont nous sommes affligés plus que jamais en ces temps de pouvoir unique.

Même les jeunes du milieu bourgeois se servent du joutil contre leurs pères qui continuent de trahir le peuple. C'est à travers cette parlure que des Québécois de différents horizons se retrouvent pour répondre collectivement à une violence coloniale qui a trop duré. **La libération de la parole ne fait que commencer.** Elle n'a d'avenir que dans un projet et des démarches politiques, par-delà la cuisine administrative d'un pouvoir libéral à démasquer.

Le scénario de la commission Gendron et l'utilisation machiavélique que les ministres en ont faite, nous révèlent les nouveaux mécanismes subtils de manipulation par la minorité ploutocratique. Recherche et administration savante viennent déguiser des refus idéologiques et politiques. On embourbe l'opinion publique dans un réseau de plus en plus complexe de règlements que les experts multiplient à plaisir. Et des ministres bavards et superficiels, du genre F. Cloutier, se chargent à leur tour de noyer le poisson. Tout un stock d'explications est accumulé par des experts de service qui ont tout avantage à être du bon bord (comme certains éditorialistes grassement payés par les corporations concentrées). Leurs arguments de bon sens établi contrastent étrangement avec le non-sens d'une situation linguistique de plus en plus insurmontable. L'opportunisme libéral ne voit que les intérêts immédiats.

Mais, **mesure-t-on l'impact de cette scolarisation française massive de la dernière décennie?** Les jeunes ne peuvent miser sur les intérêts immédiats. Ils pressentent que les espoirs soulevés par les libéraux sont fumisterie dans la mesure où ils ne reposent sur aucune vraie stratégie politique d'auto-développement. Comment cueillir les fruits d'une éducation française dans une économie livrée à des pouvoirs et des intérêts d'une autre culture? Sans assiette politique assez large et assez forte, les Québécois francophones ne pourront pas plier un pouvoir étranger qui aura reçu de nos vieilles élites autochtones tous les appuis juridiques et politiques pour asseoir leur autorité absolue sur nous.

Les libéraux nous parlent de sécurité et de prospérité. Mais qui en profitent vraiment? Si les libéraux sont prêts à sacrifier une langue française "publique" dans des secteurs aussi vitaux, s'ils refusent ce minimum vital pour le peuple, quels autres avantages pourraient-ils bien lui offrir? Car tel est bien le cas, et en même temps le test de vérité le plus simple et le plus manifeste. Aucune politique démocratique et aucun auto-développement ne sont possibles, si le peuple reste muet, si sa parole ne sert que dans l'aire des institutions domestiques, dans la succursale parlementaire de Québec, ou dans les lieux d'exécution d'un travail dirigé par des pouvoirs étrangers.

Les dernières mesures administratives de la pseudo-politique linguistique ne changent pas fondamentalement les règles du jeu actuel. La minorité anglo-saxonne tient même la balance du pouvoir sur notre propre terrain. Elle fait chanter les ministres libéraux au point de les amener à défaire dans des stratégies imperceptibles de concessions maquillées ce premier correctif qu'était le regroupement scolaire de l'île de Montréal. Même jeu dans le domaine de la langue de travail. Des déclarations publiques abondantes servent de paravent pour faire oublier que dans la vie quotidienne de l'économie, le français recule sur tous les fronts. Quand nous leur signalons des exemples concrets de cet état de chose lamentable, les libéraux allèguent leurs généreuses intentions politiques. Quand nous les rejoignons sur ce palier pour critiquer leurs intentions, ils nous ramènent à un certain réalisme mesquin qui commanderait la prudence du petit pas en avant. Compte tenu du recul aussi rapide de la réalité française d'ici, comment justifier des mesures administratives si éloignées de cette prétendue vigueur politique du gouvernement libéral?

Quand des urgences rejoignent le long terme

Dans le climat actuel, beaucoup de Québécois francophones cèdent à l'égarement et à des comportements démissionnaires. Près de chez moi, une école anglaise de 1,900 élèves reçoit 700 jeunes francophones. Le Bill 63 a permis la multiplication d'exemples pareils. On dénombre 13,600 transferts entre 1971 et 1973. Ces chiffres sont bien en deçà de la réalité. La propagande officielle n'a pas révélé qu'on a arrêté l'investigation en cours de route.

Ces parents francophones sont logiques, dans la mesure où ils ne voient plus d'avenir pour notre communauté nationale. Ils ne font que tirer les conséquences de la politique du tandem Trudeau-Bourassa. Le fédéralisme réel, et non celui qu'ils ont plébiscité, mène à cette impasse. La leçon du bilinguisme ailleurs au Canada nous donne depuis longtemps une telle conviction. C'est une fumisterie désastreuse: les chiffres parlent d'eux-mêmes. Alions-nous, nous aussi, vers un statut de minorité folklorique là même où nous pourrions mettre sur pied le seul cadre politique français en Amérique du Nord?

Des recherches récentes ont montré comment cette absence de stratégie politique d'auto-développement collectif s'accompagnait de phénomènes profonds de destruction culturelle. Par exemple, les expériences pédagogiques dans les zones grises de Montréal ont mis à nu l'incapacité radicale, chez les enfants, de surmonter les handicaps d'un milieu social défait et marginalisé. La cassure linguistique semble être la plus fondamentale. Démunis de langage, ils ne peuvent accéder aux autres disciplines scolaires. Ce phénomène n'est pas neuf. La sociologie depuis quarante ans a démonté tous les mécanismes de destruction chez des minorités culturelles infériorisées: **ambivalence des attitudes, double langa-**

ge, dédoublement de la personnalité, rejet aveugle de la culture originale, non-assimilation de la culture étrangère ou seconde, repli sur la vie privée, sentiment d'infériorité, immédiatisme psychique, désintégration sociale, désintérêt socio-économique. Le bilan négatif est impressionnant. Voilà la dérive à laquelle nous laisse aller la démission libérale francophone.

Une tâche historique encore possible

Les peuples qui se sont donnés un Etat autonome peuvent connaître des crises profondes et retomber sur leurs pieds. Il suffit de bien lire l'histoire pour s'en convaincre. Pour nous un tel projet politique garde sa primauté. Dans cette perspective, la lutte linguistique, contrairement à certains plaidoyers, n'est pas pure revendication culturelle. **C'est une voie politique privilégiée pour la sensibilisation d'un peuple qui chemine inconsciemment vers sa fatale échéance.** Nous comprenons notre situation quand nous ne perdons pas de vue ce rapport fondamental qu'instaure la langue entre culture et politique. L'expérience linguistique est la plus vitale dans l'existence collective. La plupart des souverainistes ont tiré leurs premières convictions de libération après avoir connu des agressions ou des dominations à ce niveau. Leur identité profonde était atteinte, de même leur façon propre d'être au monde, leurs appartenances les plus enracinées.

Bien sûr, nos volontés d'affirmation collective, culturelle et politique, sont marquées d'un pari, d'un risque. Le grand creuset américain ne se prête pas facilement à cette visée d'autonomie et d'originalité. Mais nous n'avons pas d'autre alternative: ou l'assimilation ou la souveraineté. Toutes les tentatives de mini-solutions d'entre-deux ont avorté. Nous sommes allés au bout de nos patientes et de nos concessions. Les vieilles élites au pouvoir feront-elles violence longtemps à une jeunesse qui cherche un tout autre avenir collectif que ce fédéralisme colonialiste? Complices, bien des pères s'entêtent devant leurs fils. Le débat politique et linguistique pourrait bien porter à ses extrêmes une lutte radicale de générations, qui briserait peut-être irrémédiablement et notre collectivité et ses membres. Il reste peu de temps pour vaincre cet aveuglement face à notre avenir collectif.

Sans céder à une quelconque idéalisation romantique de notre projet québécois, nous croyons qu'il véhicule des motivations profondes d'engagement. Les jeunes occidentaux, américains surtout, ne trouvent plus dans leurs sociétés de plastique et de néon, des raisons valables de vivre et de lutter. Ici, au Québec, nous avons encore la possibilité de bâtir un pays à nous, une culture originale. Laisserons-nous passer la dernière chance qui s'offre à nous? La langue fait partie de notre coffre d'outils politiques pour construire une société francophone libre et dynamique. Le "laisser faire" du vieux libéralisme accélère le processus de désintégration de notre communauté. Il nous force à radicaliser la lutte. Dignité et identité sont ici inséparables. ●

La "souveraineté culturelle"



Thèse

Il était une fois un premier ministre québécois qui cherchait un bon slogan électoral pour le prochain scrutin, qui allait avoir lieu en 1973 ou 1974. Recevant un jour, fort courtoisement, les représentants du Mouvement Québec Français, sans toutefois s'engager à quoi que ce soit, il leur déclara, dans un éclair de lucidité survenu vers la fin d'un copieux repas: "La solution, c'est la souveraineté culturelle dans le fédéralisme économique". Puis il ajouta avec un immense sourire qui pouvait dissimuler aussi bien la naïveté la plus entière que le machiavélisme le plus habile: "Tiens, ça ferait un bon slogan pour les élections". Les couteaux, les fourchettes et les cuillères restèrent pendant quelques secondes suspendus entre bouches et assiettes, tandis que les convives se demandaient intérieurement si la naïveté de M. Bourassa l'emportait sur le calcul politique ou vice versa.

A Ottawa, quand la "thèse" du gouvernement québécois devint effectivement un slogan électoral, on se posa sans doute la même question. "La souveraineté culturelle": rien que

ça!? Comme M. Bourassa prenait bien garde de dire ce qu'il entendait par là, on finit par en ressentir quelque agacement.

La "souveraineté" n'est pas un mot avec lequel on puisse jouer impunément. On se rendait compte que le premier ministre québécois cherchait sans doute à neutraliser une partie de l'électorat indépendantiste, mais les fédéraux ne pouvaient fermer les yeux sur les dangers du procédé, surtout si après avoir convaincu les électeurs, M. Bourassa s'appretait à ne rien faire. La souveraineté culturelle, poussée à ses ultimes conséquences, signifie, à tout le moins, le rapatriement au Québec de la radiodiffusion, de la télédiffusion, de l'O.N.F. et des nombreux programmes culturels fédéraux, auxquels Ottawa consacre au Québec (selon un rapport "confidentiel" du ministre Cloutier) dix fois autant que le budget du ministère des affaires culturelles. Thèse dangereuse, si jamais les Québécois venaient à la prendre au sérieux.

Antithèse

Il était une fois, à Ottawa, quelques ministres "canadiens-français" inquiets de leur avenir électoral et peut-être également de l'avenir de leur langue. Après s'être fait, pendant des années, les défenseurs du bilinguisme "from coast to coast", ils commençaient à se rendre compte, à la lumière des chiffres du recensement de 1971, que le Français était en perte de vitesse partout et même... au Québec. D'aucuns (de vilains nationalistes qui voulaient enfermer le Québec dans un ghetto) le disaient depuis longtemps, mais c'étaient des prophètes de malheur. Trudeau n'avait-il pas déjà répondu que si les francophones ne pouvaient se défendre à l'intérieur du cadre fédéral, ils étaient fichus de toute façon?

Révision déchirante, certes, des idées fédérales reçues, mais il ne fallait point que cela pût être interprété comme un constat d'échec du bilinguisme. Le ministre Pelletier se chargea du volte-face, tout en soutenant que les fédéraux n'avaient jamais pensé autrement. Il faut donc que le Québec, désormais, "s'affirme massivement français", assure l'inscription des enfants d'immigrants à l'école française, réglemente l'affichage, bref

entreprenne un "effort massif" de francisation.

Ainsi, après avoir combattu pendant des années ceux qui répandaient ces idées, voilà ces messieurs d'Ottawa qui s'érigent, tard dans la bataille, en défenseurs du fait français. Le Canada sauvera le Québec, au besoin malgré lui!

Fouthèse

Malheureusement, le fédéralisme, que ce soit celui des King ou des Bennett, ou celui des St-Laurent et des Trudeau, a déjà fait trop de tort au français et à ceux qui le parlent pour que nous puissions prendre ces plaidoyers électoraux pour une conversion authentique. M. Pelletier et ses comparses sont trop intelligents pour ne pas savoir que le pouvoir politique et la faculté de prendre les décisions économiques sont les facteurs qui influencent le plus le progrès ou la régression d'une langue. Or, Ottawa ne sera jamais, quoi qu'on y fasse, le rempart du français.

Sait-on, par exemple, que le gouvernement fédéral favorise quotidiennement l'invasion massive des nouveaux édifices fédéraux de Hull par une armée croissante d'unilingues anglais? Depuis septembre 1973, en effet, 6,000 fonctionnaires anglophones, unilingues dans une proportion de 98%, traversent l'Outaouais pour "franciser massivement" le Québec. Ils seront bientôt 8,000 et l'objectif des prochaines années est de 18,000. Dans les boutiques du rez-de-chaussée de la Place du Portage, le français est déjà langue étrangère. Alors, cher M. Pelletier...

En réalité, tant que les Québécois seront les vassaux d'un pouvoir qui parle une langue différente de la leur, celle-ci donnera des signes de langueur, avant d'entrer dans la période du déclin. Déjà, au Québec, le pouvoir d'attraction de l'anglais, statistiquement parlant, est 200 fois supérieur à celui du français.

Nous voici donc coincés entre deux illusions: la "souveraineté culturelle" sans l'indépendance et la francisation à la manière fédérale. Voilà qui fait, Monsieur, que votre fille... parle anglais.

Jacques-Yvan Morin

un simple bag

par Pierre Vadeboncoeur

Il faut distinguer le joul de l'idéologie du joul. Le premier est un fait sociologique, un phénomène, une chose sérieuse. La seconde n'est qu'une sottise.



L'idéologie du joul professe que celui-ci pourrait devenir une langue, ce qui est le comble de l'absurde, parce qu'une langue ne se constitue qu'avec les siècles. Nous ne disposerons évidemment jamais du temps nécessaire.



L'indépendance est un projet pour l'immédiat, mais le joul en serait un pour l'an 3000. Les petits peuples, au moins eux, seront alors disparus, et leur culture, nivelée. On se trompe d'un millénaire ou à peu près, dans le calcul qu'on fait. Mille ans d'erreur, cela donne la mesure du génie de certains...



Le joul est une misère, une déchéance, un produit de décomposition, un fait observable comme la mort ou la stupeur sénile. Mais l'idéologie du joul veut y voir une force, et singulièrement une force d'expression...



Le joul est une force pour l'écrivain qui recrée l'univers joul dans une oeuvre. Le joul n'est pas une force pour l'usager du joul; c'en est une pour l'exploitant du joul: c'est très différent. Je réserve ici entièrement, bien entendu, la liberté de l'écrivain.



L'idéologie du joul soutient aussi que le joul est une force politique. Cette idée obscure se comprend mal. Il faut la rapprocher de quelques idées de biais, pour bien voir qu'elle ne rime pas à grand-chose. En voici quelques-unes.



C'est la langue française qui est révolutionnaire et qui a marché contre le gouvernement. Où a-t-on pris que ce pouvait être le joul? C'est la langue française qui, dans les faits, a défié la domination fédérale et l'hégémonie étrangère et par conséquent la domination capitaliste et l'alliance dans laquelle de toute évidence ces forces-là se concertent. Du reste, comme si ce n'était pas assez clair, le rapport Fantus le confirme: il s'en prend aux syndicats, à la gauche, au nationalisme et à la langue française.

Qu'est-ce qu'on a bien pu observer des dix dernières années pour soutenir que le joul ait figuré à quelque degré que ce soit, à titre d'objet ou de symbole (si ce n'est de symbole négatif), dans l'idéologie de nos luttes, ou comme idéal-moteur et comme un des buts de l'effort politique que nous avons fait?



Le joul, chez ceux qui le parlent, est un handicap, comme l'ignorance crasse en est un. En matière de langue, la force politique réside dans l'articulation du langage et de la pensée populaires, comme dans l'articulation du langage et de la pensée des meneurs.



J'ai vu monter une autre force, la force syndicale. J'ai vu, sur une période de plus de vingt ans, dans les syndicats, le peuple se mettre à parler. Eh bien, dans ce progrès de la parole et de la force, le français articulé, de plus en plus, de mieux en mieux, exprimait l'homme, sa volonté et ses idées. Non pas le joul. La parole ne produisait pas du joul. Elle produisait du français. Où prenez-vous que le peuple veuille parler joul? Où prenez-vous que dans la ligne du développement de la force politique, ce soit le joul qui vienne à la bouche du peuple?



La vérité est que c'est souvent le joul qui vient à la bouche, non pas du peuple, mais d'une certaine catégorie d'activistes, intellectuels confus, joulisants et plus ou moins drop-out, et même de certains agents doubles qui, croyant stupidement "faire peuple", adoptent le joul le plus infect en même temps qu'ils usent de vulgarité et d'impolitesse dans les assemblées, comme une fois j'en ai repéré un simplement à sa grossièreté. (Ses manières le désignaient à la fois comme imbécile et comme mouchard. Le contraste était frappant en effet, car l'ouvrier respecte ses assemblées. Et il respecte la langue).



Qu'est-ce qui vous fait dire que le peuple veuille entendre du joul, si ce n'est pour s'amuser? Tous les politiciens, une race qui a de l'instinct, prouvent à longueur d'année qu'il n'y a qu'un moyen de communiquer avec le peuple parlant joul ou non, c'est de s'adresser à lui en français. Les politiciens ne prouvent pas ainsi que le joul n'existe pas; il donnent seulement une preuve existentielle, une preuve surabondante que l'idéologie du joul est une invention et une fumisterie.



La force, et l'entreprise, et la volonté politique, authentique ou non, poussent dans le sens du français et non du joul.



Je ne parle pas du français "international". Je parle seulement d'une langue articulée, du français robuste, quoique plus ou moins abimé ou réduit, mais vivace ou créateur aussi, qui est le langage de millions de

Québécois et le mien. Je parle du langage naturel, dru, structuré et capable d'exprimer des pensées, qui est le langage du peuple, là où le peuple n'est pas réduit à un état de misère intellectuelle et sociale.



Le joul est le langage de la défaite politique, le symbole, la conséquence et le symptôme de la prolétarisation politique, sociale, économique et culturelle. Le langage, le symbole et la conséquence de la volonté de revanche sont au contraire le français.



Ce peuple est promis au français ou il n'est promis à rien du tout. Les lignes de force ne se divisent pas. S'il ne fait pas triompher sa langue, on peut prédire que cette défaite sera le signe de toutes les autres.



Le joul est par essence l'accompagnement de la déroute.



Dans la mesure où le peuple québécois affirmera sa souveraineté, dans la même mesure il affirmera son empire sur la langue. Dans la mesure même où il s'établira décisivement dans l'existence, forcément il parlera une langue; c'est l'évidence même: il ne se contentera pas d'éructer. Il se saisira de sa langue. Il y sera bien obligé. C'est la sienne. Il ne prendra pas son cadavre.



Le joul n'est pas et ne peut pas être de cette extraordinaire conspiration. Le joul n'est une force politique ni comme symbole, ni comme idéal, ni comme moyen, — ni comme utilité une fois le but atteint.



Les hommes aiment leur dignité.



Observez un peu. Vous parlez de force politique? Mais il est clair comme le jour que le joul n'est pas seulement le langage d'un certain prolétariat dont la masse justement n'est pas politisée, mais que c'est aussi celui de certains éléments qui, politiquement, sont un poids, une entrave ou une cause de dissolution: drop-outs, instables, anarchisants, bref de ceux qui ne conçoivent même pas une action cohérente, une stratégie réaliste et consistante, voire rejettent purement et simplement l'action. Mon propos n'est d'ailleurs pas ici de voir comment certaines de ces protestations combattent à leur manière une société affreuse et robotisée. Je parle ici de politique, strictement. Et je dis au surplus que le joul est volontiers le langage d'adoption de ceux des activistes qui ont quelque chose en commun: l'absence de tête. Toutes ces correspondances ne sont pas un hasard. Elles doivent bien vouloir dire quelque chose.

La révolution est la dignité, ou elle n'est rien. Les Chiliens avaient un grand poète comme étendard: Neruda. Allende était lui-même un homme d'une exceptionnelle dignité.



Il n'y a pas d'idée plus saugrenue que celle selon laquelle il faudrait, pour politiser les gens, user de signes et d'un parler qui reflètent l'abjection. C'est la dignité qui politise, non le contraire. C'est lorsque les hommes reçoivent l'image de leur propre dignité que le coeur et l'intelligence se redressent. La force révolutionnaire de la dignité est infinie; la force révolutionnaire de l'indignité est nulle.



L'idéologie du joul est une mode. Etant une mode, elle cherche, comme toute mode, à donner la réalité qu'elle glorifie pour une norme. Le joul serait, selon elle, si répandu qu'il faudrait le tenir pour une sorte d'idiome national. Je n'ai rien observé de pareil et pourtant j'ai beaucoup circulé. On peut toujours caricaturer, en partant du pire. C'est ce qu'on a fait. Mais cela ne permet pas de dire que la langue véritable de la généralité des gens ne soit pas du français et même souvent du très bon français. La mode seule soutient le niveau publicitaire actuel du joul.



Il n'y a qu'une chose à faire avec l'idéologie du joul: c'est de la balayer péremptoirement.



Il n'y a pas de problème du joul. Il y a, à l'heure actuelle, pour le moment, un problème de l'idéologie du joul. Ce n'est pas un grave problème. C'est un problème de mode. S'il y a un problème du joul, ce n'est que dans le sens où il y a par ailleurs un problème d'aliénation, de domination et de minorisation, et ce n'est que dans la mesure où il n'y a pas encore une problématique suffisante de renversement de la domination. Il n'y a pas de problème du joul; il n'y a en réalité qu'un problème de libération.



C'est l'idéologie du joul qui fait du joul une question de langue. On voit par tout ce qui précède que c'est une fausse question, qui montre une direction qui n'en est une à aucun point de vue. Il n'y a, en réalité, côté langue, qu'un seul grave problème, qui est celui de la langue française, et ce problème est lié dynamiquement et indissociablement au problème de l'indépendance, lequel pose aussi et dans la même lancée la question de l'existence et de la vitalité morales, intellectuelles, sociales, politiques et économiques des Québécois. Et j'ajoute, tout bas, en moi-même, pour qu'on n'entende pas ou qu'on me passe cette conclusion ex-cathedra: un point c'est tout. (Mais je souhaite bien qu'on l'entende). ●

À TON CHOIX

Le Québec en mutation

Les éditions Hurtubise HMH publiaient l'automne dernier sous le titre: *Le Québec en mutation*, un ensemble d'essais et de communications du sociologue bien connu Guy Rocher. Nous ne pouvons que féliciter les éditions HMH de rendre accessibles au grand public ces témoignages épars jusqu'ici dans des revues spécialisées.

Guy Rocher a regroupé ces essais produits au cours des cinq dernières années sous trois grandes têtes de chapitre: "les opinions nationales", "nouveaux défis à l'éducation dans la révolution culturelle", "déclin ou nouveau religieux". Il traite successivement de la destinée de la francophonie québécoise et canadienne, de la remise en question de l'enseignement et des systèmes scolaires traditionnels, de la crise de la foi religieuse dans la seconde moitié du 20^e siècle. A ces essais déjà publiés Guy Rocher a ajouté pour la présente publication une longue et magistrale introduction, "Le Québec en mutation au seuil d'un incertain avenir" où il discute successivement de la mutation culturelle de la société québécoise, du conservatisme québécois comme partie intégrante de notre paysage culturel et de l'avenir problématique d'un peuple qui tente de générer une idéologie collective, un projet national qui puisse lui permettre d'assumer, de produire dans la conscience, une société ouverte, à sa mesure. En guise d'épilogue, Guy Rocher nous livre enfin ses commentaires sur le métier de sociologue: il ne saurait y avoir de réflexion fertile sans engagement.

A la fin, à titre de "révélateur", on nous présente une "allégorie en laine du pays" destinée aux lecteurs de 7 à 77 ans. Sorte de fable naïve due à la plume de Suzanne Rocher, on y raconte les aventures de John B. Lyon et Jean-Baptiste Mouton dans le vert pré du Kanada fédéré. Cette fable, nous dit Guy Rocher dans sa préface, "dit dans un langage symbolique les

mêmes réalités historiques et contemporaines auxquelles les essais s'adressent". Le fédéralisme s'y révèle produit de l'imaginaire, mystique millénariste où moutons et lions, tolérants, pluralistes consentent d'un commun accord à vêtir le pelage de l'autre sans pour autant perdre leur identité. Y manque seulement la conclusion classique: "Ils se marièrent, vécurent heureux, et eurent beaucoup d'enfants". En bon fonctionnaliste, Guy Rocher devrait pourtant savoir que le rôle du lion a toujours été de dévorer Jean-Baptiste, et qu'il ne saurait en être autrement dans le pré où cohabitent l'herbivore et le carnivore. En transformant la politique en mystique (mon cher Péguy, il est de ces renversements!...) Jean-Baptiste Mouton sera victime de son imaginaire. Je préfère, quant à moi, me souvenir des déboires de la petite chèvre de monsieur Séguin...

Guy Rocher heureusement n'est pas un fédéraliste inconditionnel. Il montre même des signes évidents d'exaspération. Le chapitre qu'il consacre à la politique multiculturelle du gouvernement Trudeau devrait être intégralement reproduit aux éditions du Parti Québécois. On ne saurait trouver critique plus percutante de la réalité étouffante du fédéralisme canadien. Quant au Canada à bâtir que Rocher nous propose, il ressemble à s'y méprendre à une souveraineté-association. L'indépendance politico-économique du Québec est la condition nécessaire à l'épanouissement du rêve fédéraliste et pluraliste de Rocher. Le fédéraliste et pluraliste de Rocher. Le rêve généreux du fédéralisme canadien en est un vulgaire travesti provincial. Le Québec de demain sera grans s'il sait s'alimenter aux mêmes sources qui font du livre de Rocher un témoignage indispensable.

Fédéraliste fatigué, Rocher est aussi un croyant impatient qui s'insurge devant une Eglise québécoise qui s'est trop souvent portée à la défense du pouvoir et de l'oppression, qui s'est détachée des luttes quotidiennes du peuple du Québec, dans sa nostalgie réactionnaire de ces temps heureux où elle veillait omniprésente et paternaliste aux destinées étroites d'un peuple soumis. Mieux que la théologie, le marxisme a su s'incarner dans

le monde, se porter à la défense de l'opprimé, de l'humilié, des damnés de la terre, écrit Rocher. L'Eglise saura-t-elle, se demande Rocher, prendre part à la libération? Voilà qui suffit pour que, des chapelles intégristes s'élève le tollé. Dans la livraison de janvier de *l'Action Nationale*, un certain Jean Genest s'en prend à Guy Rocher avec une virulence qui démontre bien que l'intégrisme, quand il devient politique (et il le devient toujours) ne peut être que totalitaire et qu'il n'hésitera devant aucun procédé pour instituer son pouvoir. Après avoir reproduit une interview qu'accordait Guy Rocher à Jacques Houde, animateur de *5D* (une émission d'information religieuse de Radio-Canada), à l'occasion de la parution de son livre, l'éditeur Genest devient à lui seul toute une table ronde. Tour à tour "mère de famille", "historien", "psychologue", "sociologue", "théologien", "spécialiste en économie politique" Jean Genest tel l'Hydre se multiplie pour mieux prononcer contre Rocher l'anathème. Revêtu de la légitimité de tous ces prétendus "savoirs" anonymes, le Grand Inquisiteur s'évertue. Guy Rocher serait un dégueulasse, un imbécile, un niaiseux, un myope intellectuel isolé dans sa tour d'ivoire, un marxiste qui s'ignore glissant vers les ténèbres, etc, ad nauseam. Qu'on l'ostracise! qu'on le mette à l'index! d'enjoindre charitablement le père Genest, l'écume à la bouche. De tels vils procédés conviennent mieux à l'édition de feuilles jaunes. Oubliez l'indépendance, père Genest! *Vers Demain* vous attend! Vous seriez d'Yvon Dupuis un assez admirable biographe. Le personnage conviendrait mieux à vos projections.

Notre pays à faire en sera un de liberté ou il ne sera point. La liberté avoisine mal l'intolérance. Construisez ailleurs que chez nous, mon cher père, vos clôtures. L'Espagne de Franco aussi vous attend. Vous y seriez plus heureux. Nous préférons, quant à nous, l'écoute attentive d'un Rocher aux proclamations virulentes des assoiffés de pouvoir.

Notre Québec à faire, père Genest, malgré vos invectives, ne se passera pas de l'homme Rocher.

Daniel Pinard

AS-TU DEUX MINUTES?

Lis-donc
QUÉBEC-PRESSE
dimanche...





LE JOUR

ABONNEMENTS: Tél: 331-8961
387 boul. Lebeau
Montréal H4N 1S9